Nº 0006,
MARS 2023

AFRICAVENIR LE MAG

Spécial rentrée littéraire 2023

1. EDITORIAL

CÉRÉMONIE SOLENNELLE DE LANCEMENT DE LA RENTRÉE LITTÉRAIRE

"VOIX DE FEMMES DANS CE MONDE EN PLEINE MUTATION"

Salle des Fêtes d'Akwa, Mercredi 1er mars 2023

La cérémonie solennelle de lancement de la ***rentrée littéraires du 1er au 09 mars 2023*** annoncée à Douala/Cameroun, fruit du partenariat en Fondation AfricAvenir International, la Communauté Urbaine de Douala et l'Université de Douala, s'est tenue ce ***mercredi 01er mars 2023*** à la salle des fêtes d'Akwa sur le thème « ***Voix de femmes dans ce monde en pleine mutation*** » à partir de 11h.

Au programme des festivités, la journée a débuté par des animations culturelles de musique et de danse Sawa exécutée par la troupe ***Soul ETEKI***, pour s'acheminer vers une dimension plus protocolaire marquée par l'arrivée des différentes autorités présentes, notamment des partenaires le ***Dr Gérémie SOLLE***, 1er adjoint au maire de la Ville, le ***Dr Roger NJITCHOUA*** et ***Mme Léonide NDOME MOUKOKO*** (deuxième et troisième adjoints), et de la forte équipe de la Ville de Douala partenaire majeur du projet littéraire de la Fondation AfricAvenir International ; du ***Pr ATEKE ETOA, Directeur des Affaires Académiques et de la Coopération, représentant de Monsieur le Recteur de l'université de Douala,*** et d'une forte délégation de chercheurs de l'Unversté de Douala, partenaire stratégique du projet ; du représentant de Monsieur le Gouverneur de la Région du Littoral, ***M. DIMANI BALA, DDR/Service du Gouverneur*** ; des Autorités traditionnelles tel que ***Son Altesse Royale le Prince Jean Yves EBOUMBOU DOUALA MANGA BELL, chef Supérieur – Canton Bell*** et ***Sa Majesté NDOUMBE Emmanuel chef***

traditionnel - Bonendale I; Notons également la présence aussi des autorités administratives et politiques tel que le délégué régional des PME, des représentants de la délégation départementale de Arts et de la culture du Wouri, de sénateurs, députés, de jeunes écrivains, chercheurs, et de journalistes venus en masse honorer l'évènement.

L'Allocution introductive du ***Prince KUM'A NDUMBE III***, Président Fondateur de la Fondation AfricAvenir International, a pu situer l'assistance sur la ligne directrice et l'intérêt de ce projet qui réunit neuf femmes écrivains issues de trois continents différents, tout en remerciant les partenaires du projet (La communauté urbaine de Douala et l'Université de Douala). L'allocution du Pr Yvette BALANA, représentante de Monsieur le Recteur ***de l'Université de Douala***, a quant à elle permis de comprendre l'analyse et les débats culturels et littéraires qui se tiendront durant ses assises de neufs jours, et les cadres d'intervention et rôle des chercheurs de l'université de Douala durant ces journées.

S'en est suivi la présentation et les premières dédicaces des auteures à l'honneur : ***Les femmes et leur plume.*** Etaient effectivement présentes pour ce lancement, ***Mme Jeanne Louise DJANGA, Mme Marlyse TONGO DOUALA BELL, Mme Viviane MOLUH PEYOU, Dr Elisabeth EWOBE MOUNDO, et Mme Danielle EYANGO***, lesquelles ont été rejointes tout juste à sa sortie d'avion depuis Kigali (Rwanda) par ***Mme Nicole INGABIRE***. L'arrivée de ***Madame Karin OYONO***, a été annoncée pour la fin semaine ainsi que Mesdames ***Martine JACQUOT et Yvette REVELLIN***.

Comme autre point important de cette première journée, on peut également noter le lancement officiel des inscriptions du concours de la meilleure prestation publique des ateliers d'écriture (Cf. programme général). Telle est l'économie de cette première journée, clôturée par la traditionnelle photo de famille.

Deuxième journée : *02 mars 2023*

Découverte des œuvres des auteures avec la journée ***Elisabeth MOUNDO et Jeanne Louise DJANGA. (Au programme : Lecture publique, ateliers débats, échanges avec les auteures et dédicaces.)***

Où ? *Fondation AfricAvenir International, ancienne route Bonabéri Douala – Face Hôtel Royal Palace*

RENTRÉE LITTÉRAIRE

" VOIX DE FEMMES DANS CE MONDE EN PLEINE MUTATION "

Jeudi 02 mars 2023

Site : Fondation AfricAvenir International

Ancienne route Bonabéri Douala

La deuxième journée de la rentrée littéraire sous le thème voix de femme dans ce monde en pleine mutation a été marquée par le début des tables rondes à la fondation AfricAvenir International. Pour lancer cette articulation importante, la parole a été donnée à l'auteure Elisabeth MOUNDO qui a livré un exposé d'introduction au thème général en mettant en exergue les grandes personnalités femmes du continent, inconnues des générations actuelles.

Au terme de cette présentation, a suivi l'exposé de la note de lecture sur l'ouvrage ***Le match des adieux*** fait par Mme Sike Germaine, enseignante /chercheure au département de Linguistique, littérature et civilisations africaines de l'Université de Douala. De riches échanges s'en sont suivis pendant une bonne heure. On a mieux cerné la personnalité et l'œuvre d'Elisabeth Ewombe Moundo.

Puis, surprise à un moment. Madame Jeanne Louise Djanga, va s'exclamer devant Elisabeth Moundo ***:*** *« Mais comment une femme comme vous, Camerounaise comme moi, ambassadrice de l'UNESCO dans 22 pays, - vous pourriez être ma mère ! - auteur de* ***La nuit du monde à l'envers, le Grand Semblant, Rédemption****, et aujourd'hui* ***le Match des Adieux****, Prix Ivoire 2010 de la littérature africaine d'expression francophone, comment est-ce que c'est seulement depuis hier, ici à AfricAvenir, que j'entends parler de vous pour la première fois ? »*

Interpellé par le journaliste Tete Ngwese de la la radio Penya Mundi, Elisabeth Moundo explique son attachement au matriarcat qui est profondément africain, la liberté et la suprématie que ce système a accordé

à la femme depuis la nuit des temps. Elle ne s'identifie pas à la lutte de la femme occidentale qui lutte encore pour l'égalité des droits.

Jeanne Louise Djanga ***a été la seconde intervenante de la journée. Elle, à son tour, nous a offert un exposé intéressant sur le rôle et les enjeux socio-économiques des femmes de la diaspora dans le processus de développement en Afrique***. Pour découvrir son ouvrage « Le Cadenas, cahier d'un détour au pays natal ***», Monsieur*** Fouapon Amza, chercheur de cycle I au département de Linguistique, Littérature et Civilisations africaines de l'université de Douala a fait une note de lecture détaillée du contenu de ce récit qui narre l'expérience de l'auteure et ses sentiments partagés de son pays d'origine, le Cameroun, et de son pays hôte, la France, depuis une quarantaine d'années. Puis, il y eut la lecture émouvante d'un poème de l'auteure Jeanne Louise Djanga par l'autre auteure Danielle Eyango. La redécouverte de ce poème écrit plusieurs années avant par Jeanne Louise Djanga lui fit écraser une larme. C'est par cette note émouvante que la séance très intéressante d'échanges avec le public prit fin.

Notons que la journée a été ponctuée par des échanges très instructifs tant sur les contenus que sur la qualité des intervenants qui, par leurs apports ont contribué à l'enrichissement des différentes présentations. Nous noterons l'intervention du Pr Yvette Balana de l'Université de Douala sur l'intérêt de porter nos discussions vers la recherche d'une identité africaine forte au-delà des clivages de genre ; l'incitation à une dynamique de construction endogène par M. Sam Mbaka, homme politique ; la pratique de la double nationalité par Nicole Ingabire, auteure Rwandaise.

C'est par des dédicaces que la deuxième journée de cette rentre littéraire s'acheva.

par ***Mr Bill Mbilla***

Troisième journée : ***03 mars 2023***

Découverte des œuvres des auteures avec la journée ***Nicole INGABIRE & Viviane MOLUH PEYOU. (Au programme : Lecture publique, ateliers débats, échanges avec les auteures et dédicaces.)***

Où ? *Fondation AfricAvenir International, ancienne route Bonabéri Douala – Face Hôtel Royal Palace*

Quand ? *Demain vendredi 03 mars de 11h à 17h*

RENTRÉE LITTÉRAIRE

" VOIX DE FEMMES DANS CE MONDE EN PLEINE MUTATION "

Vendredi 03 mars 2023

Site : Fondation AfricAvenir International

Ancienne route Bonabéri Douala,

En image : Nicole INGABIRE et Viviane MOLUH PEYOU

Le thème de la rentrée littéraire 2023 ***« voix*** de femmes dans ce monde en pleine mutation **»** a drainé beaucoup de personne à la Fondation AfricAvenir International ce vendredi 03 mars 2023.

Le programme prévoyait déjà une articulation axée sur deux points d'égale importance mettant en exergue deux femmes, écrivaines de renommée ***:*** Nicole INGABIRE et Viviane MOLUH PEYOU. La structure du programme se présentait comme suit :

- Exposition des livres et découverte de la Fondation AfricAvenir International ;
- Découverte de l'œuvre « Le bonheur retrouvé/voyage autour de l'écriture de Nicole INGABIRE ; et de l'œuvre de Viviane MOLUH PEYOU, Poure le mouton noir des Njoya.

Dès 10h les étudiants de l'Université de Douala venus nombreux vont prendre place dans la salle des actes et de conférences de la Fondation AfricAvenir International. Ils seront suivis de peu par les auteures femmes et les invités. C'est avec eux que s'effectue la première phase du programme, la découverte de la Fondation AfricAvenir International et l'exposition des livres des femmes en prélude au ***début de la cérémonie.*** Parlant de la visite, tour à tour nous allons visiter la Librairie le Génie Africain, les Éditions AfricAvenir, la bibliothèque Cheikh Anta Diop, l'école doctorale *Héritage & Innovation*, la salle d'exposition et salle des masters, et le Studio ProDiff destiné à la production du contenu audiovisuel pour la Web TV et la Web Radio.

La seconde phase destinée à la découverte des œuvres commence par l'œuvre « Le bonheur retrouvé **»**, de Nicole INGABIRE, auteure d'origine rwandaise. Cette découverte sous forme d'exposé puis des échanges avec le public aura constitué le premier temps fort de la journée.

De la note de lecture savamment rédigée et présentée par monsieur Arnaud BAMOUGAM, étudiant de l'Université de Douala, notre partenaire, l'on peut lire que l'œuvre tourne autour de la problématique d'amour, et combine avec des thèmes périphériques de la violence, de l'infidélité, et de la trahison amoureuse. Cette problématique est développée autour de trois grandes parties constituées respectivement de 6, 5 et 3 chapitres, le narratif autour du personnage central Poure se découvre donc tout au long de la première, la seconde et la troisième partie. De la lettre même de ce qui est écrit dans cet ouvrage, on peut retenir que dans la vie de tous les jours comme en Amour, il faut se battre, vaciller parfois, se relever malgré les difficultés de la vie et surtout retrouver le bonheur de vivre.

Madame Nicole NGABIRE structure son exposé de circonstance à la fois autour du thème de la présente rencontre de la problématique globale de l'émancipation de la femme. Sont visitées tour à tour la centralité de la femme au sein de la famille, et de la société dans son ensemble ; et la femme face aux violences dans le couple, au travail, dans les réseaux sociaux, etc. Elle insiste sur le sens du devoir, de l'amour malgré les inévitables ***déceptions.*** Elle insiste en outre sur l'urgence qu'il y a malgré l'adversité, à rechercher la ***réussite dans sa carrière et dans*** chaque histoire d'amour.

La découverte de l'œuvre de Viviane MOLUH PEYOU, Poure le mouton noir des Njoya, suivit immédiatement après la pause et constitue l'essentiel de la troisième articulation de la journée.

L'œuvre de madame Viviane MOLUH PEYOU commence et se structure autour d'un dilemme : Poure jeune fille ingénieure est admise à la NASA et doit concilier deux impératifs d'égale importance : le travail et le mariage. L'auteur renchéri***t : le travail n'exclut pas le mariage et le mariage n'exclut pas le travail.***

La note de lecture faite par un autre étudiant du Professeur BALANA de l'Université de Douala, partenaire de l'évènement, finit par convaincre même les plus sceptiques de l'urgence qu'il y'a dépasser les points de vue antagonistes, l'opposition entre le mariage et le travail. L'exposant retrace

méthodiquement le travail de l'auteur en rappelant les constances : la vie conjugale est basée sur la confiance réciproque : bien plus les couples doivent travailler de concert. Les hommes ne devraient se dresser sur la route des ambitions de leurs femmes.

Le public prendra par la suite le relais, à travers la seance des questions-réponses ***avant l'intervention du Prince KUMA NDUMBE III ET qui*** clôture les échanges.

La photo de famille en clôture de la troisième journée

RETOUR SUR LES JOURNÉES DU 04 AU 09 MARS EN IMAGES

Le 04 mars deux auteures étaient à l'honneur. Il s'agit de Madame la Députée, l'honorable Marlyse DOUALA BELL pour son œuvre « Emgome la fille du prêtre » ; et de Madame Danielle EYANGO pour son œuvre « Quand les racines chantent »

Photo de l'honorable Marlyse DOUALA BELL à côté du Prince KUMA NDUMBE III

Photos de la dédicace de Madame Danielle EYANGO entourée de REY NDEBI, KEHOPS KUM et de l'artiste TALLY MBOCK

5 mars 2023

Martine JACQUOT & Yvette REVELLIN

Présentation de la note de lecture de Soleil noir par la Professeur Yvette Balana

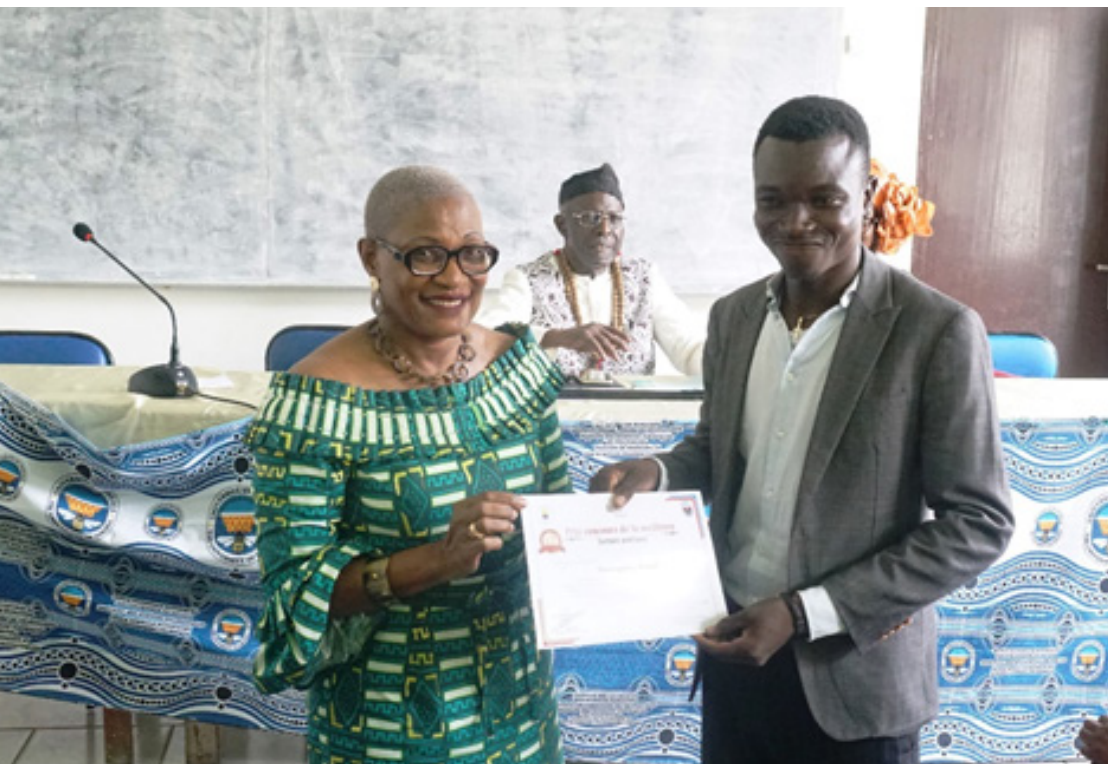
CONCOURS LITTÉRAIRE

La journée 6 mars 2023 était pour l'essentiel consacré au concours littéraire. Cette journée a connu la participation active des étudiants de l'université de Douala notamment les étudiants de la professeur Yvette BALANA.

La Professeur Yvette BALANA au milieu de ses étudiants, participants aux inscriptions au concours littéraire à l'occasion de la rentrée littéraire 2023 à la Fondation AfricAvenir Internationale.

Mardi 7 mars 2023

Journée KARIN HILTRUD OYONO



Premier Prix du concours littéraire,
Mr BAMOUGAM Arnaud

Deuxième prix du concours littéraire
Mlle Njowe Etongo Lydie

Troisième prix du concours littéraire
Mlle GUIADEM KAM Megane

LES ÉCHOS DE LA PRESSE ÉCRITE DANS LA COUVERTURE DE LA RENTRÉE LITTÉRAIRE

La conférence de presse de lancement s'est déroulée à la communauté urbaine de Douala en présence du Directeur de la Culture, du Président de la Fondation AfricAvenir International et de nombreux journalistes venus pour la circonstance.

les militants et sympathisants des mouvements féministes, en ce qu'il consacre l'engagement de la com- technologie digitale reste faible. Il est donc question d'inverser cette mériques. « La journée intern de la Femme n'est pas l'occa

Douala célèbre la féminité en littérature

Les organisateurs expliquent le concept de la rentrée littéraire

■ *La ville lance sa rentrée littéraire ce 1er mars 2023 en collaboration avec le monde de l'édition et la communauté universitaire.*

Rita DIBA

A l'occasion des festivités de la Journée internationale de la femme (Jif) 2023, Douala donne la parole à neuf femmes de générations différentes et venues de trois continents du 1er au 9 mars 2023. Cette prise de parole intervient dans le cadre de la première rentrée littéraire de la ville organisée par la fondation AfricAvenir International, en partenariat avec la Communauté urbaine de Douala (Cud) et l'université de Douala (UDo).

En prélude à l'évènement, AfricAvenir et la Cud ont donné un point de presse ce vendredi 24 février à l'Hôtel de ville de Douala, pour partager les détails de cette première rentrée littéraire déployée sur quatre sites : le siège de la fondation à Bonabéri ; la salle des Fêtes d'Akwa ; le Palais de la culture Sawa et l'université de Douala. Au programme, conférences, tables-rondes, ateliers d'écriture, dédicaces, expositions-vente, jeux-concours, etc.

L'évènement est placé sous le thème : « Voix de femmes dans ce monde en pleine mutation ». L'objectif est de célébrer et de magnifier la femme dans son intellect, a relevé Roger Kingue Edjenguele, directeur adjoint à la direction de la Culture et du tourisme, des affaires sociales, de la jeunesse et des sports (Dctajs) de la Cud. Pour le Pr Kum'a Ndumbe III, fondateur d'AfricAvenir International, l'ambition des organisateurs est de recueillir les réflexions des femmes sur les bouleversements que connait le monde. Mais aussi, de les mettre véritablement en contact avec la jeunesse, parce que ces femmes toutes éditées chez AfricAvenir sont des modèles. Parmi elles, il y a la jeune génération d'écrivaines, Danielle Eyango et Viviane Moluh Peyou. Chez les aînées, on retrouve Elizabeth Moundo, fonctionnaire internationale à l'Unesco pendant une vingtaine d'années ; Karin Oyono qui vit au Cameroun depuis une quarantaine d'années et a écrit le roman historique en six tomes « Hickory Town » ; Nicole Ingabire qui a vécu la guerre au Rwanda ; la femme politique Marlyse Douala Bell ; Yvette Revellin ; Martine Jacquot ; Jeanne-Louise Djanga. Au-delà de mettre les femmes au-devant de la scène, la finalité des organisateurs est de faire de Douala une métropole des arts et de la culture, et de ramener la passion du livre, après le vide constaté par la Cud sur ce segment. Et pour AfricAvenir, éditrice de plus de 400 auteurs du monde entier depuis le Cameroun, le rêve était d'avoir une telle visibilité à Douala, « afin qu'on puisse partager ce que nous avons pu acquérir comme savoir-faire », a expliqué le Pr Kum'a Ndumbe.

20 Cameroon Tribune Vendredi, 10 Mars 2023 — Douala

Mois de la femme

Brassages d'intellectuelles à Douala

Les femmes partagent leurs réflexions avec le monde

■ *La rentrée littéraire organisée par la fondation AfricAvenir, la Communauté urbaine et l'université continue de créer des espaces de réflexion dans la cité économique.*

Rita DIBA

Ce 7 mars 2023, la fondation AfricAvenir a ouvert son siège à Bonabéri pour un cours sur l'histoire de la naissance du Cameroun, à l'occasion des « Portes ouvertes Spécial élèves et étudiants ». La jeunesse de la ville s'est ainsi plongée dans le riche roman en six tomes « Hickory Town » de la Germano-camerounaise Karin Oyono. « Hickory Town », c'est l'ancienne appellation de Bonabéri. Cette articulation avec Karin Oyono s'est déroulée en présence notamment de plusieurs chefs traditionnels, mais aussi de Marlyse Tongo Douala Bell, femme politique. Pour l'occasion, elle était femme de lettres. En effet, elle fait partie des neuf auteures camerounaises (et d'ailleurs éditées par AfricAvenir) mises en avant à l'occasion de la rentrée littéraire débutée le 1er mars dernier à Douala, dans le cadre de la célébration de la 38e journée internationale de la femme (JIF).

Un événement organisé par la fondation AfricAvenir International, en partenariat avec la Communauté urbaine de Douala (Cud) et l'université de Douala (UDo). Thème au centre de cette rentrée : « Voix de femmes dans ce monde en pleine mutation ».

Ce 8 mars, journée de célébration de la 38e édition de la JIF au Cameroun, les autorités de la région et de la ville se sont rendues au palais de la Culture Sawa situé à la place de la Besseke, pour la visite d'une exposition sur les neuf femmes écrivains, portant le thème de la rentrée littéraire. Et hier, 9 mars, jour de clôture de l'événement, les chercheurs de l'université de Douala, sur l'un de leurs campus, ont partagé leur compréhension du thème « Voix de femmes dans ce monde en pleine mutation » et livré leur lecture des œuvres des neuf écrivains. Ces moments de réflexion ont été initiés depuis le lancement de la rentrée le 1er mars 2023, entre les découvertes des œuvres, les voyages autour de l'écriture des artistes et leur résonance dans la réalité sociale des peuples.

Samedi par exemple, la culture sawa était à l'honneur avec deux passages : Marlyse Tongo Douala Bell et Danielle Eyango. La seconde citée, avec son roman « Quand les racines chantent », s'est appesantie sur le déchirement de l'Africain contemporain entre sa spiritualité ancestrale et la religion assimilée de l'Occident. Un questionnement qui a suscité la réaction positive de Gérémie Solle, 1er adjoint au maire de la ville de Douala. Le Pr Jean-Paul Mbia, conseiller technique N°1 au ministère de l'Enseignement supérieur, également présent à la rencontre, y est allé de son souhait : voir prospérer des églises du Ngondo pour apprendre l'histoire des peuples de la côte.

« La femme est à la base de tout chez les Bantous »

■ *Pr Kum'a Ndumbe III, président d'AfricAvenir International.*

Pourquoi cette rentrée littéraire axée sur les femmes ?

Nous sommes des Bantous et dans nos cultures, la femme est à la base de tout. Elle porte la vie. Il est question, à travers cet événement, comme l'indique le thème, d'écouter la voix des femmes sur ce monde qui est en train d'aller à la dérive. Nous voulions nous asseoir pendant dix jours avec ces femmes et voir comment elles peuvent nous aider dans cette réflexion sur les bouleversements mondiaux actuels. Comment elles appréhendent le monde, ce qui peut être apporté comme solutions, etc. Il est question de sortir les femmes de l'ombre, de découvrir ce qu'elles font, ce qu'elles ont à donner à l'humanité. Il était important que nous offrions une plateforme d'expression à leur parole. Ce sont des intellectuelles actives, chacune dans son genre. Et elles ne s'expriment pas seulement en tant que femmes, mais en tant qu'êtres humains, en tant qu'Africaines pour celles qui le sont.

Pr Kum'a Ndumbe III : « Les Africains veulent récupérer leur place dans le système de pensée »

Justement, quel est intérêt à insister sur la pensée africaine pendant cet événement ?

L'origine de l'humanité, de la science, de la religion se trouve en Afrique. Nous voulons que le débat intellectuel et les choses fondamentales au niveau de la pensée reviennent en Afrique. C'est un combat de récupérer notre place dans la pensée, dans la créativité littéraire. Il faut des structures qui accompagnent ce combat. Les autorités camerounaises commencent à le comprendre. L'école camerounaise par exemple est encore très occidentale. Dans le cursus que nous avons tous suivi depuis la maternelle, c'est la pensée des autres qu'on met dans votre tête. Et à partir de là, vous serez incapable de gérer votre propre destin. Si vous continuez à être consommateurs de la pensée d'autrui, vous allez être écrasés. Alors nous militons pour que même cette école soit changée. J'ai l'expérience de l'enseignement en Occident et au Cameroun. L'enseignement est une arme. Les Français qui sont voisins des Anglais n'ont pas les mêmes programmes, que ce soit en mathématiques, en chimie... Mais vous, à 6.000 kilomètres, on vous enseigne leur pensée, dans leur langue.

Propos recueillis par RD

Made in Cameroon
Les femmes honorées au Gicam

■ *Une expo de produits locaux et une soirée en l'honneur des amazones du label Cameroun ont meublé la série d'activités organisées du 4 au 8 mars dernier à Douala.*

Encourager celles qui osent

Permettre aux femmes de montrer une fois de plus leur potentiel dans le segment économique du « Made in Cameroon ». C'est l'un des objectifs que poursuivait le Groupement inter-patronal du Cameroun (Gicam) à l'occasion de la 38e édition de la journée internationale des droits de la femme. Pour cela, le mouvement a ratissé large.

Elles sont venues de quasiment toutes les dix régions du pays pour dévoiler leur savoir-faire avec la soirée du « Made in Cameroon » comme point d'orgue des festivités. Occasion pour la directrice exécutive du Gicam, Aline Valerie Mbono, d'inviter les femmes à travailler davantage ensemble pour promouvoir la production locale. La présidente de la commission Entrepreneuriat féminin au Gicam, Mireille Fomekong, a indiqué que les milieux d'affaires au Cameroun sont constitués de 50,5% de femmes. Très peu de femmes interviennent dans les domaines stratégiques. Côté foncier, seules 19% de femmes sont propriétaires de terrains titrés. Des statistiques nettement améliorées au niveau du Parlement, avec 34% de femmes. Les grandes lignes du plaidoyer en faveur de l'épanouissement de la femme ont été présentées au cours de la soirée.

Plaidoyer qui vise à faire évoluer les mentalités et la société par des mécanismes d'incitation dans les médias, les écoles, les universités, les réseaux sociaux. Le plaidoyer va également porter sur l'élaboration d'un mécanisme d'incitation des entreprises par la loi ; la finalisation et l'adoption du code de la famille ; la vulgarisation des droits des femmes, etc.

La remise officielle du document de plaidoyer à Mme Mbono a constitué l'une des articulations importantes de cette soirée, au cours de laquelle des reines du « Made in Cameroon » ont été célébrées. Entre autres Carine Andela, promotrice de l'entreprise Asensa ; Jocelyne Dikoume, Dg associée de Dream Event Sarl... Un défilé de mode a mis en scène les talents vestimentaires des femmes. La tisane baptisée « Mendim me zong », préparée par des femmes de la région de l'Est, a réchauffé nombre d'invités. La soirée s'est achevée par une prestation de l'artiste Ben Decca, qui a donné de sa voix pour ces dames.

Georges Emmanuel TSAYO

La clôture de la rentrée littéraire a eu lieu à l'université de Douala en présence des neuf auteures, des professeurs d'Université, de l'équipe de la fondation AfricAvenir et de nombreux étudiants

Cérémonie de clôture à l'université de Douala
Jeudi 9 mars 2023 - Amphi 100 ESSEC - 10H00
Départ du bus de la Fondation AfricAvenir pour l'ESSEC à 9h00
Retour à la Fondation AfricAvenir à la fin de la cérémonie

Le panel des cinq auteures présente à la cérémonie de clôture à l'Université de Douala, le 09 mars 2023 : de la gauche vers la droite : Jeanne Louise DJANGA, Danielle EYANGO, Élisabeth MUNDO, Viviane MOLUH, Honorable Marlyse DOUALA Bell

Photo de famille

Photo de clôture de la rentrée littéraire à l'université de Douala en présence de madame la doyenne de la faculté des sciences Professeur Marie Joseph NIDA NTAMACK, représentante le Recteur, du Prince KUMA NDUMBE III et du Professeur Yvette BALANA.

Dr MOUBEKE A MBOUSSI Philémon

2. RÉTROSPECTIVE

À LA DÉCOUVERTE DES NEUFS AUTEURS

LE MATCH DES ADIEUX,
Elisabeth EWOMBE MOUNDO,
Douala, AfricAvenir Editions, 2021

Une note de lecture de DJOMBI-SIKE MOUKOUDI Madeleine Germaine

Chercheur au Département de Linguistique, Littérature et Civilisations Africaines, Université de Douala

Le match des adieux est le dernier roman d'une trilogie de la camerounaise Elisabeth Ewombe Moundo. Les deux premiers ont pour titres **Le grand semblant** (2016) et **Rédemption** (2020).

Dès l'incipit, l'écrivaine camerounaise donne la parole à deux citoyens du Sinueux, pays imaginaire subsaharien en proie à une gouvernance chaotique. Ces derniers, Alpha et Oméga, discutent de la situation du pays après quarante ans de règne du Président Parfait Leurre. Les deux personnages font un constat : Parfait Leurre n'a tenu à aucun des engagements qu'il a pris devant le peuple, au moment de sa prise de pouvoir. Ils passent alors en revue un ensemble de slogans restés creux ou ayant tout simplement consacrés des réalités aux antipodes des espoirs nourris par les populations : « du construire ensemble », le pays s'est acheminé vers le « chacun pour soi » ; de « la moralisation » et de « **la rigueur** », « **il s'est installé un grand débraillé civique** » (MA, 163).

Une oligarchie s'est installée dans les hautes sphères du pouvoir, s'accaparant tout, au détriment des populations qu'ils sont censés servir, si tant il est vrai que la politique se définit comme l'art de gérer la cité. De fait, les populations sont malmenées par un sérail composé de barons puissants et intouchables qui font la pluie et le beau temps. La romancière fait donc la satire d'une classe politique truffée d'imposteurs, de mégalomanes et de prévaricateurs. En effet, après quatre décennies de règne absolu du Parfait Leurre, il en résulte un pays hybride, impossible à situer entre la monarchie et la république, entre une démocratie avortée et une dictature. Ce pays imaginaire que décrit la romancière sombre chaque jour dans une crise identitaire profonde. Pour distraire le peuple de ses tourments quotidiens, un tournoi de football est organisé. Tout est mis en place pour que le Club des Kolotius soit vainqueur. Cependant, le jour du match final, le penalty est sifflé en faveur des Panthères. Leur capitaine, Aurelien Viento, tire le penalty mais, au même moment, une coupure d'énergie électrique plonge le stade dans l'obscurité et le ballon disparait. Qui a gagné le match ? Chacune des parties revendique dorénavant une victoire acquise dans le noir. C'est le début d'une série de manifestations dans le camp des Panthères. Ces derniers sont violemment réprimés par leurs adversaires, les Kolotius.

Les évènements narrés, le lexique footballistique y consacré, font penser au le Cameroun, et surtout, à l'ambiance qui y a régné

après les élections présidentielles de 2018. Malgré la création de néologismes, Elisabeth Ewombe Moundo ne peut surprendre un lecteur averti du champ politique africain en général, où la victoire aux élections est toujours revendiquée par deux camps qui se regardent en chiens de faïence : d'un côté le camp du président sortant, déclaré vainqueur par le résultat des urnes; et de l'autre, les partis d'oppositions réclamant la victoire et dénonçant des fraudes massives. Les coupures d'électricité, devenues le lot quotidien des citadins africains en général, et camerounais en particulier, symbolise à suffisance le flou qui entoure les élections sur le continent avec des codes électoraux taillés pour consacrer le maintien au pouvoir des présidents en exercice.

Les néologismes tels que « **Monarpublique** », « **Mapartisme** » ; et les noms des personnages consacrent le caractère burlesque du récit, seul capable de rendre compte de la farce électorale et des tares d'une société en déliquescence profonde. Il faut aussi mentionner, quant au style de la narration, un entremêlement des voix, et un mélange des genres. De romancière, Elisabeth Ewombe Moundo se mue en conteuse, et offre au lecteur le conte populaire Sawa de Malobe et Ngo Minga, deux lutteurs notoires.

En somme, Elisabeth Ewombe Moundo a une écriture militante qui éveille le peuple sur son quotidien et l'invite à se saisir de son destin. Une écriture féministe qui dénonce la marginalisation et l'invisibilité de la femme dans la sphère politique du Sinueux. Il convient de souligner que dans **Le match des adieux**, les personnages féminins sont écartés des lieux de décision. La femme n'occupe que la place d'épouse, de maitresse et d'animatrice lors des meetings politiques. Pour revenir à la compétition de football qui est au centre du roman, la consigne donnée quant au rôle à jouer par la gent féminine, est claire et sans appel : « Les femmes n'ont rien à faire dans les compétitions de haut niveau, sauf pour créer des fans clubs et porter nos tenues traditionnelles avec grâce. A l'extrême, nous comprendrons qu'elles chantent et dansent à l'accueil de chaque club […] Elles sont et devraient rester nos mascottes » (MA, 74).

De ce point de vue, Elisabeth Ewombe Moundo est une écrivaine réaliste qui peint sans ambages les réalités de son époque. Son roman est une exploration de la vie politique africaine qui reste soumise à une opacité in-compréhensible ; une vie politique qui relègue la femme aux rôles ingrats. Son parti pris pour la vraisemblance est plus accentué dans ce troisième roman que dans les deux premières composantes de la trilogie : **Le grand semblant** et **Redemption.**

VILLE CITY DOUALA

AfricAvenir International

UNIVERSITÉ DE DOUALA — THE UNIVERSITY OF DOUALA

RENTRÉE LITTÉRAIRE

Thème « *Voix de femmes dans ce monde en pleine mutation* »

Elisabeth MOUNDO

Psychopatologue / Ecrivaine

Née à Douala, après des études au Cameroun, à la Réunion de Paris et à Paris V Sorbonne, Élizabeth Moundo travaille en psychopathologie et anthropologie culturelle et religieuse, spécialisée sur le deuil, les conduites funéraires et les pathologies liées au deuil. Experte auprès du Centre International des Civilisations Bantu (CICIBA) au Gabon, puis comme assistante de recherche sur les thérapies traditionnelles avec le Professeur Ibrahima Sow, psychiatre, elle a rejoint l'UNESCO, où elle a occupé divers postes dont directrice sous régionale, puis directrice du Département Afrique à Paris. Élisabeth Moundo a publié des travaux tant sur la mort et les conduites de deuil que sur l'anthropologie culturelle et religieuse. L'auteure a reçu le Prix Ivoire de la Littérature africaine d'expression francophone en 2010 pour son roman La nuit du monde à l'envers. Le Match des Adieux est le dernier d'une trilogie introduite par Le Grand Semblant, suivi de Rédemption.

Le match des adieux
(Roman)

Du 1er au 9 mars 2023

Fondation AfricAvenir International ♦ Salle des fêtes d'Akwa ♦ Palais de la culture Sawa ♦ Université de Douala

+237 695 55 98 44
editions@africavenir-international.org
Fondation AfricAvenir International
www.africavenir-international.org

ENGOMÈ, LA FILLE DU PRÊTE OU LE COMBAT POUR LA DIGNITÉ

Marlyse Rose Tongo Douala Bell

Douala, AfricAvenir Editions, 2022

Une note de lecture du **Dr Jean-Arnauld LIBONG, *Université de Douala***

Engomè la fille du prêtre, le roman éponyme de Marlyse Rose Tongo Douala Bell est le récit d'une jeune fille issue d'une relation adultérine. Sa mère Mouna est offerte en mariage à un vieux de cinquante ans (50), alors qu'elle n'en a que quinze (15). La cause, l'extrême misère de ses parents, qui peinaient à nourrir les dix fruits de leur union. L'intrigue débute par une description horrible d'une scène de viol qui laisse présager une narration mélancolique pour la suite du roman. Le vieux Mbomo, déjà propriétaire de trois femmes, se paie la mère d'Engomè pour « être à sa disposition et combler ses moindres désirs quand, où et comme bon lui semblerait ». Mouna découvre alors à ses dépens le paradoxe hideux de faire l'amour avec la haine.

Mouna résiliente, refuse de s'agenouiller aux pieds de son bourreau de mari. Elle multiplie les stratagèmes pour échapper à son destin d'esclave sexuel. Les multiples simulations de maladie, les cris de plus en plus aigus ne dissuadent pas le vieux Mbomo dans sa sale besogne. Une nuit, à la suite d'un autre viol, elle se sauve du domicile conjugal et se réfugie dans une chapelle. Un court instant, le chemin du salut s'ouvre à Mouna. Elle ressent pour la première fois la saveur d'une relation sexuelle. L'idylle de quelques minutes avec le Père Jean donne naissance à Engomè, « Mout'a Moukala », une métisse café au lait, le narrateur de Marlyse Douala Bell faisant par ce geste intertextuel, un clin d'œil au *Fils d'Agatha Moudio* de Françis Bebey.

L'arrivée d'Engomè scelle le destin de Mouna. Mbomo, devant la preuve irréfutable de l'adultère de sa dernière épouse, lui coupe les vivres si bien qu'elle ne doit sa survie qu'à son voisinage. La maigre pitance qu'elle rassemblait alors, ne suffisait pas à assurer une alimentation saine pour elle, une mère allaitante et maladive. Elle souffre d'une complication post-partum. Elle décide quitter Toubé le village qui représente ses malheurs, afin de donner un avenir radieux à Engomè...

Tout au long des 31 Chapitres, le roman donne à voir les parcours mélodramatiques d'abord de Mouna, ensuite de sa fille, le personnage d'Engomè, la petite métisse. Cette dernière mène le combat pour sa vie. Victime de malnutrition qui impacte ses facultés cognitives, sa famille d'adoption lui offre un espace saint pour essayer de remédier et de dépasser son handicap. Elle est entourée de beaucoup de tendresse, dans un milieu que le narrateur qualifie de luxueux. Elle est surprotégée. Malgré cette surabondance d'attention, elle ne pousse pas loin ses études. Son infériorité intellectuelle à l'adolescence provoque une psychose chez sa mère adoptive Eféti. Dans un moment d'extrême colère, elle fragilise l'équilibre de sa fille qui décide de se réfugier à Kumba chez sa marraine, la mère

de son amoureux secret Max.

Parmi les nombreux combats d'Engomè, elle cherche à redorer le blason de la figure de sa mère biologique. Elle fugue pour protester contre ce qu'elle considère comme des paroles injurieuses à l'endroit de la mémoire de sa mère. A travers ce roman, Marlyse Douala Bell peint une histoire qui est une véritable source de motivation pour la jeune fille. Le Combat de l'héroïne se tourne désormais vers les enfants malnutris, comme elle l'a été, et des femmes démunies. Son séjour à Kumba, dans la concession d'Aguy sa marraine, lui inspire des projets. En parcourant la plantation de cacaoyère, elle imagine un projet de crèche pour le suivi des enfants des employées. Des femmes qui travaillent toute la journée dans la plantation, ne pouvant assurer une bonne éducation à leurs enfants. Avec sa nouvelle amie Bibi, une fille de la région, elle conçoit le projet de la fabrication de produits dérivés du cacao.

L'héroïne du roman a un penchant obsessionnel pour le souvenir de sa génitrice. Elle fait une sorte d'idéalisation de la figure maternelle. Elle pense au-delà de toute chose, lui rendre un hommage mérité. Lorsque Eféti réussit à retrouver la trace de son père, le prêtre Jean Fouchart, elle trouve une occasion d'honorer enfin sa mère. Elle réunit sa famille afin d'accomplir « le pèlerinage à la porte de Non-retour de Mouna ».

L'histoire d'Engomè c'est également son idylle avec Max. Elle lui impose sa présence jusqu'à ce qu'il retire les œillères qui l'empêchent de voir ses qualités. Persuadé de commettre

l'inceste avec sa « presque cousine », il se refuse à la passion qui perturbe pourtant ses sens. La détermination d'Engomè aboutit à un mariage avec Max. Le narrateur nous entraine par la même occasion dans un immense voyage touristique, dans les villes du Cameroun. Le lecteur ballote entre Toubé, l'île de Cap Cameroun ou Manoka. Le récit s'étend longuement sur le paysage insulaire. La proximité de l'eau, les constructions mitoyennes, les paysans et leurs activités liées à l'eau se dessinent parfaitement dans le regard du narrateur. La ville de Douala est également mise en avant. La majeure partie de l'histoire se déroule cependant dans la ville de Kumba. Son climat et sa végétation sont considérés comme favorables. On peut également apprécier la ville de Kribi et sa plage, ainsi que la ville de Buea dont l'activité agricole est vantée.

Les aspects culturels sont valorisés. Le long du récit, la culture camerounaise est encensée dans le discours du narrateur. La tenue traditionnelle sawa le « kaba », revient plusieurs fois. Les traitements traditionnels de *Muta Mbé'a* sur la petite Engomè, permettent de valoriser la médecine traditionnelle. Le passage sur le mariage traditionnel de l'héroine et Max, donne des détails sur le déroulement de cette cérémonie dans la tradition sawa. Le lecteur ressort doté du lexique douala employé à plusieurs niveaux de l'histoire.

Au demeurant, Le parcours d'Engomè est inspirant. De la petite enfant malnutrie à la jeune femme ambitieuse qui s'engage socialement à sauver son entourage de la malnutrition, se trouve plusieurs étapes qu'elle a su surmonter. Elle a réussi à dépasser les obstacles qui la prédestinaient au statut d'être humain inférieur, pour se hisser au sommet. L'histoire se referme justement sur une Engomè fière d'elle, de retour d'un sommet à Washington, où elle est allée défendre son projet « The Mouna's Foundation », dédié aux personnes malnutries. Le fait qu'elle réalise son projet et obtienne le financement des ONG, prouve à suffisance qu'elle est arrivée au bout de sa quête.

Au final, le roman de Marlyse Tongo Douala Bell est un livre perméable, ouvert qui soulève une problématique originale. Le récit escamote les questions d'ordre politique pour insister sur le fait qu'il est pratiquement impossible de libérer l'intelligence et l'humanité de gens qui meurent de faim. Que le principal déterminant de la dignité humaine est la capacité pour tout individu à assurer le minimum vital pour soi-même et pour les siens. Enfin, cette statique de la FAO mérite d'être signalée : environ 795 millions de personnes dans le monde souffrent actuellement de famine chronique. Cela représente une personne sur neuf qui ne mange pas à sa faim et ne reçoit pas la nourriture dont elle a besoin pour mener une vie saine et active, et pour éviter d'exposer sa progéniture au risque des maladies cognitives et psychiatriques inter-générationnelles identifiées par la neuro épigénétique. La faim et la malnutrition constituent le risque sanitaire mondial le plus menaçant – plus que le sida, le paludisme et la tuberculose réunis[1].

Je vous remercie pour la qualité de votre écoute !

1 . Voir Monga, Célestin, « Penser la famine et la peur », in Mabanckou, Alain (dir) Penser et écrire l'Afrique aujourd'hui, Paris, Seuil, 2017.

HICHORY TOWN – TOME I DES PALABRES ET DES HOMMES

Karin Oyono

Douala, AfricAvenir Editions, 2008

Note de lecture du **Dr Jean-Arnauld LIBONG**
Université de Douala

Le premier Tom, « Des palabres et des hommes » de Karin Oyono est un roman historique dans lequel la romancière dresse un magnifique tableau des différents clans présents sur la côte Douala dans les années 1880. Le roman relate le destin socio-politique historique des localités côtières en particulier, celle de Hickory Town, au cœur de la conquête coloniale dont le rôle déterminant sera à l'origine de la naissance de la colonisation du pays.

Le récit s'ouvre sur un tantinet rocambolesque, scénario dans lequel, Karin Oyono à travers les tribulations picaresques d'Ewani, relate l'histoire de ce jeune issu du clan des Akwa, qui à la suite d'une expédition chez les Abo, enlève la 36e épouse du Chef Ndokobakeng. Mécontent et furieux, le vieux chef refuse de poursuivre toute activité commerciale, ainsi que de restituer le trust au clan Akwa qu'il tient pour responsable de cet affront. Malgré la malédiction proférée par Angua, oncle du jeune Ewani, il refuse de restituer la jeune Maria à son époux, car affirme-t-il, « ce vieux connard a déjà trente-cinq autres femmes ! il peut bien se passer de celle-ci. ». Ewani est banni et s'exile à Dido Town.

Dès les premières pages du roman, alors qu'on croit avoir affaire à une intrigue ordinaire, centrée sur une histoire banale de femme, opposant un jeune homme et un vieux polygame, on se rend compte qu'il s'agit d'une intrigue axée sur une rivalité ethnique, alimentée par des vieilles rancœurs fratricides, nourries par un système de commerce instauré par les commerçants Allemands et Anglais. Alors qu'on croit avoir finalement saisi le sens du récit, on se rend compte que le récit est un **melting-pot** de péripéties qui prépare l'histoire de la colonisation du pays tout entier.

En effet, la côte douala des années 1881 est sous la houlette de deux grands King : Mpondo Ngando, King Akwa, Ndumbè Lobe ou King Bell, leurs Headmen Jim Ekwalla, chef de Dido Town, et Kum'a Mbappe ou Lock Priso, chef de Hickory Town. Lorsque Chef Ndokobakeng suspend les activités commerciales avec les chefs de la côte en refusant de leur restituer leur trust, une grande palabre est organisée afin de trouver une solution. Mais l'assassinat de Jacko, l'oncle de Jim Ekwala, chef supérieur des Dido, lors d'une autre expédition chez les Abo n'arrange pas la situation. Le chef des Abo est immédiatement mis sous embargo et les commerçants blancs, notamment ceux de la Compagnie Woërman en présence sur Cameroon Rivers sont informés afin qu'ils respectent cette décision.

Les vieilles rancœurs ont laissé des traces de méfiances, King Bell refuse de respecter la quarantaine imposée aux Abo. Il continue secrètement son commerce, pactise avec le nouveau patron de l'entreprise Woërman, « Smiti », Schmidt, personnage présenté par le narrateur comme un commerçant, mais dont la mission secrète est de déposséder les Douala de leur terre et de leurs droits. Personnage sulfureux, Schmidt compte tirer un

double profit de la relation commerciale avec King Bell. D'abord parce qu'il se ferait d'énormes bénéfices, ensuite parce que cela engendrerait des inimitiés avec les autres King, ce qui serait de fait, une aubaine pour le pouvoir colonial qui veut diviser pour mieux régner.

S'en suit une multitude de conflits entre King, ainsi que des guerres fratricides qui s'installent au sein des noyaux familiaux. King Bell, avide d'argent et de pouvoir multiplie les stratagèmes pour exclure ses frères du commerce qu'ils effectuent pourtant ensemble. Ses frères London Bell et Anjo Bell se tournent respectivement chez Mpondo Ngando King Akwa et Kum'a Mbappe le chef de Hickory Town. L'initiative des frères Bell irrite King Bell. Il décide de les bannir. Ces derniers résistent et la rupture intervient au moment où Samson, l'un des fils de King Bell est assassiné par son oncle London Bell alors, qu'il tentait de bruler sa case, sous les ordres de son père. N'aurait été Kuma Mbappe que Karin Oyono peint comme un Chef courageux et respecté, London Bell serait exécuté par son frère.

Malgré la tenue de plusieurs palabres pour apaiser le climat délétère et belliqueux qui se vit sur la côte douala, la situation ne s'améliore pas. Les chefs sollicitent alors l'intervention de « la Court of equity », une sorte de système judiciaire réunissant anglais, allemands et douala présidée par le Consul britannique Hewett. Dans le même temps, les lettres à la Reine Victoria se multiplient. Les chefs sont désireux de faire appels aux anglais pour venir introduire leurs lois dans la côte Douala.

Le roman fleuve de Karin Oyono ne relate pas seulement le destin socio-politique d'une localité chahutée par les méandres de l'histoire, gangrénée par les guerres internes et fratricides. Le récit se donne à lire surtout comme un roman postcolonial, qui interroge des situations passées et présentes de domination coloniale et tente par la puissance de l'imaginaire de défaire l'oppression qui résulte de telles situations. L'œuvre est placée sous l'égide de la relation coloniale. La romancière a le mérite et la lucidité de décrire avec minutie, comment des puissances s'approprient les terres, les corps, les savoirs, et les cultures des peuples qu'ils ont relégués dans le « ghetto » de la périphérie.

Par ailleurs, le roman pose rapidement les problématiques de civilisation et de barbarie. La romancière superpose deux réalités. D'un côté, la réalité des prétendues lumières de la civilisation qui viendraient éclairer « les ténèbres » des côtes du Cameroon Rivers. Elles se manifestent par la présence des lois occidentales « la Court of equity » opposée à la palabre africaine… Au fond, Karin Oyono cherche à démontrer que l'acte colonial repose avant tout sur la domination des corps, la possession de la culture de l'altérité coloniale. Le lecteur un peu attentif découvre la volonté effrénée de momifier les cultures locales. Le christianisme tente de s'imposer. Le Père Voss, Le Révérend Silvey, Miss Maggie, autant de personnages religieux chargés de rependre « le salut » sur les « rives ténèbreuses » des côtes Douala. Tandis que la tradition judéo-chrétienne, support culturel occidental est instituée, les croyances locales ne jouissent d'aucune légitimité. Daniel Bell voit

d'ailleurs son totem, un arbre lui servant de repère spirituel, être détruit par les besoins de la mission qui souhaiterait y installer une école pour jeune fille et un dispensaire. Cet acte provoque chez le personnage une maladie qu'il aura du mal à s'en débarrasser…

Aussi, la polygamie est vivement réprimée par les européens présents sur la côte. Le jeune Elambi, est celui par qui le problème est le mieux représenté. Il est tiraillé entre son statut de King qui lui impose d'avoir plusieurs femmes, et sa conversion à la religion chrétienne qui proscrit cette pratique. Convoitant la jeune métisse Miss Maggie, qu'il souhaite prendre pour unique épouse, il découvre à ses dépens la duplicité des membres de la communauté religieuse qui se démarquent paradoxalement par un discours racialiste qui l'assimile à un animal.

Le Tome I de la saga de Karyn Oyono s'achève sur une note négative. Le décès de Ngando Mpondo, King Akwa et l'intronisation de son successeur Dika Akwa qui sème le doute dans l'esprit de Smiti, Patron de la compagnie Woërman, qui prépare secrètement l'expropriation des Doualas de leurs terres.

Finalement, l'œuvre de Karin Oyono est originale, même si elle on peut y déceler une proximité thématique au roman du **Devoir de violence** de Yambo Ouologuem. Elle adopte l'esthétique des factographies[1], c'est-à-dire une écriture des faits historiques, juridiques, d'actualité qui compilent des notes prises ou des documents existants, transcrivent des informations consignées dans les archives. Cette écriture est d'autant plus originale que l'histoire qu'elle représente s'extirpe l'archive coloniale. Et entamer cette généalogie souterraine nécessite comme le fait la romancière de revivifier la mémoire des héros, une mémoire constituée jusque-là depuis le seul point de vue des dominants.

Réhabiliter et exalter les valeurs culturelles africaines, tenir tête au discours universel occidental, dire « non » par la création, convoquer la puissance de l'imaginaire en proposant une autre lecture des réalités africaines et camerounaises en particulier, tel peut être une phrase, le crédo de l'écriture de Karin Oyono. Pour comprendre donc les contradictions actuelles auxquelles la société camerounaise fait face, il faut relire à la loupe les romans et les problématiques coloniales de Karin Oyono et donc de se garder et s'interdire de les considérer comme vieux. Ce roman gagnerait à être largement diffusé, tant la richesse des informations qui y sont consignées compteront à en ne pas douter, dans le réveil du Cameroun.

1 . Marie-Jeanne Zenetti, « Les factographies : déplacements des discours de l'histoire », Fabula / Les colloques, Littérature et histoire en débats, URL : http://www.fabula.org/colloques/document2123.php, page consultée le 06 mars 2023.

HICHORY TOWN – TOME II PROVOQUER LE LION QUI DORT

Karin Oyono

Douala, AfricAvenir Editions, 2021

Une note de lecture de **BIKET Josué Vivien**
Doctorant au Département de Linguistique, Littérature et Civilisations Africaines

Université de Douala

Hickory Town de Karin OYONO est un texte fleuve de six tomes consacrés à l'histoire du Cameroun en général, et à celle des douala en particulier. Ces faits aussi captivants les uns que les autres, s'imbriquent. Et c'est d'ailleurs l'une des particularités de l'auteure qui arrive à raconter plusieurs histoires à la fois, en adoptant une organisation qui oscille entre chronologie des faits, anticipation et même retour en arrière (flash-back). Ces histoires se situent pour la plupart dans la période qui va de 1882 à 1884, année au cours de laquelle Edouard Woerman, frère cadet d'Adolphe Woerman arrive à Douala au mois de juillet et signe avec les chefs, les traités des 11 et 12 de ce même mois, celui du 12 juillet étant le plus souvent indiqué comme le traité qui place le Cameroun sous protectorat allemand.

La trame narrative du roman permet de savoir qu'à cette époque-là, les douala entretenaient de grandes rivalités ; que des palabres à trancher étaient nombreuses ; qu'il y avait des alliances qui se nouaient et se dénouaient : que le chef de Hickory Town, Kum'a Mbappe, était régulièrement attaqué dans sa zone de commandement par les éléments venant de l'autre côté du fleuve wouri, envoyés la plupart du temps par King Bell, ou encore par Smiti, le représentant de la maison de commerce Woerman.

A la fin de ce volume, le lecteur est informé sur les causes profondes des déchirements entre frères douala à cette période de l'histoire du Cameroun. Celles-ci sont progressivement révélées dans la narration à travers les « dire » et « faire » de certains personnages. Il apparait donc que les douala s'affrontent à cause du commerce, du non-respect du droit des terres, des intérêts politiques et des femmes, entre autres. Le lecteur est en particulier édifié sur un fait historique majeur : le refus de Lock Priso, roi de Hickory Town, de signer le traité avec les allemands aux côté des autres chefs douala. Dès lors, Kum'a Mbappe n'avait pas seulement à affronter les étrangers, mais il était tout le temps en guerre contre ses frères douala qui pour la plupart, étaient favorables à la domination anglaise, mais qui finiront par se retourner du côté des allemands lorsqu'ils constateront la lenteur de la reine d'Angleterre à se décider d'annexer le Cameroun (P 128).

On peut alors se poser la question de savoir : que veut exactement nous apprendre l'auteure de cette œuvre ? Quelles leçons pouvons-nous tirer de ce récit ?

Si nous nous en tenons à ces propos de Norman Mailer qui voudrait que : « Le romancier est indispensable à l'historien et inversement, [qu'] il n'y a jamais eu de grand romancier qui n'ait été un peu historien. » ou à ceux de Milan Kundera qui pense que : « le romancier apprend à ses lecteurs à comprendre le monde comme une question », nous dirons, après la lecture

de ce volume du roman historique **Hickory Town**, que Karin Oyono est non seulement une romancière indispensable aux historiens camerounais, mais qu'elle est historienne tout court. Car, l'histoire racontée pousse effectivement son lecteur à se poser plusieurs questions sur l'histoire du Cameroun en général, celle des douala en particulier ; et sur ce qu'il y a véritablement lieu de connaitre sur les présences anglaise, française et allemande dans ce pays. Les questions les plus évidentes peuvent alors être les suivantes : Que cherchaient les étrangers au Cameroun ? Que voulaient-ils faire de ce pays ? Ou plus exactement qu'ont-ils fait de ce pays ? Les informations suivantes issues de l'œuvre peuvent permettre à chacun de se faire une opinion.

Sur le plan économique, l'œuvre de Karin Oyono nous permet de savoir :

- que le Cameroun avait une monnaie qui s'appelait le kru et qui permettait les transactions commerciales aussi bien au plan local qu'à l'international ; et que cette monnaie avait été supprimée et remplacée par le mark allemand ;
- que les chefs douala avaient interdits aux commerçants étrangers de s'installer sur la terre ferme, ceux-ci restaient dans la mer à l'intérieur des maisons que l'auteur a appelé des « hulks » dans son roman. Ils vivaient donc dans l'eau ; toute chose qui traduit la puissance des chefs de l'époque ;
- que les chefs douala : Bell, Akwa, Deido, Kum'a Mbappe, exerçaient chacun le contrôle sur une zone commerciale dans laquelle se trouvait un port, lieu où accostaient des pirogues chargés de produits venant de l'intérieur du pays et autres navires étrangers (il y avait donc 4 ports dans la ville de douala et pas un seul comme c'est le cas aujourd'hui)

Au niveau politique, l'œuvre de Karin Oyono, en plus du fait de nous rappeler les péripéties de l'histoire du Cameroun liées aux présences anglaise, française et allemande, nous révèle une figure de l'histoire du peuple sawa, pas très connue, celle d'Eyum Ebele king Deido dit Charly Dido, toute chose qui vient réparer les entorses du cours d'histoire dispensé dans nos écoles primaires, secondaires et supérieures. Charly Dido, Eyum Ebele king Deido 1er, est ce roi qui après avoir refusé que son neveu se fasse fusiller suivant la loi du Diboumbè (une loi du tribunal du ngondo) pour cause de meurtre, va accepter de mourir à sa place. C'est l'un des chefs martyr sawa qui se sera illustré durant son règne par son courage et sa loyauté. Il aura tissé une grande amitié avec les commerçants anglais qui venaient sur la côté faire des affaires. Devenu un partenaire privilégié des hommes de la couronne d'Angleterre, ces derniers vont lui donner le patronyme de Charly Dido avec lequel il signera plusieurs traités importants dont celui établissant une cour d'équité à Douala. Mais son histoire n'est pas connue du grand public, sauf peut-être de ses descendants et de certains historiens. Elle n'est presque pas enseignée, contrairement à celles des King Bell, Akwa, Douala Manga, etc. L'auteure nous permet alors de comprendre à partir de cet exemple qu'il y a plusieurs pans de l'histoire du Cameroun qui restent cachés.

Par ailleurs, Karine Oyono livre des informations importantes sur le système juridique en vigueur à l'époque. En effet,

les douala avaient un tribunal qui leur permettait de gérer leurs litiges, le ngondo. Mais ce tribunal a été remplacé par le « Court of Equity » de droit anglais et qui malheureusement ne faisait preuve d'aucune équité dans le traitement des palabres. Hewett et Buchan auront fait de cette cour leur propriété, aggravant l'ampleur de certaines palabres du fait des décisions maladroites qu'ils prenaient. Beaucoup de personnes se trouvaient léser dans les litiges où elles avaient pourtant raison. Nos tribunaux modernes règlent d'ailleurs depuis ces moments, les litiges à partir d'un droit qui ne prend pas forcément ses racines dans nos traditions. Et là encore, Karin Oyono attire notre attention car parmi les nombreuses histoires qui font la trame du récit de ce roman, il y en a qui sont liées au droit des terres, à la violation des espaces territoriaux placés sous le commandement des chefs et d'autres.

Au plan de l'esthétique romanesque, l'œuvre de Karin Oyono a une structure narrative très complexe. Le récit est enrichi de discours, de scènes de dialogue qui rompent le rythme de la narration. L'abondance du présent de narration dans le texte rend le récit vivant et lui donne ainsi une fonction à la fois documentaire, symbolique et argumentative. Quant à la pluralité des histoires, des personnages et des lieux, elle rend la structure actancielle difficile à cerner et permet par contre un très bon fonctionnement des syntagmes narratifs. Ceux-ci sont mis en exergue au travers de leurs éléments constitutifs et par leur enchainement à l'intérieur du texte. Précisément, ils se déploient à travers les dimensions performancielle (les épreuves) ; contractuelle (établissement et rupture de contrats) ; disjonctionnels (départs et retours des personnages) Ainsi, note-t-on qu'il existe des conflits de plusieurs natures dans l'œuvre de Karin Oyono : conflits physiques, psychologiques, moraux et même métaphysiques, puisqu'il y a des cas de malédiction évoqués, les églises incendiées, les hommes d'églises menacés, en un

mot des atteinte à l'institution divine.

On note également l'existence dans le texte de plusieurs contrats noués et dénoués, notamment les décisions de la cours d'équité qui sont régulièrement violées par certains camps, rendant impossible toute idée de pacification des palabres ; tout comme les allers et retours des personnages d'un lieu à l'autre, toute chose qui justifie la dimension contractuelle de la narration car ces personnages qui vont et viennent dans l'histoire jouent un rôle trouble selon qu'ils appartiennent à un camp ou à un autre, à un moment donné de leur parcours. Outre les syntagmes narratifs, il y a une forte présence d'images dans le texte qui sont majoritairement des figures d'analogie et celles du discours : les comparaisons, les métaphores, les énumérations accumulatives, l'emphase, l'hyperbole, l'affabulation, etc.

Enfin, on observe une forte manifestation de l'onomastique dans le texte : Dika Akwa, Manga Bell, Jim Ekwalla, Kum'a Mbappe, Harry Ned Dido, Ewani, Elami, Moaungue, Benga, Ndume, etc. pour les nationaux, Smiti, Woerman, Thoermalen, Pantanius, Hewett, Buchan, Dr Mikes, Allan, pour les étrangers ; des noms qui rappellent d'importants chapitres de l'histoire du Cameroun.

Pour finir, nous disons qu'à travers le tome 2 du roma, **Hichory Town**, Karin Oyono invite les Camerounais à décoloniser les connaissances jusque-là acquises et à construire les nouveaux savoirs historiques à partir des sources camerounaises.

HICHORY TOWN – TOME III HISTOIRE DE CAMEROON RIVERS. LOCK PRISO : DESCENDEZ-MOI VOTRE DRAPEAU-LÀ

Karin Oyono

Douala, AfricAvenir Editions, 2021

Une note de lecture de **TIAGUEU Joseph Hector**

La série de romans composés de six tomes consacrés à l'histoire de la colonisation allemande à Hickory Town, actuelle Bonaberi, par l'écrivain Karin Oyono, une Allemande naturalisée camerounaise, retrace le passé tumultueux de cette période trouble de la colonisation de faits du Cameroun par l'empire colonial allemand. Elle met aussi en évidence le rôle joué par la petite localité de Bonaberi et son chef Lock Priso dans l'historiographie du Cameroun sous protectorat allemand. La pièce de théâtre **Ngum a Jamea, la foi inébranlable de Rudolf Dualla Manga Bell** écrit en duala par David Mbanga Eyombwan, traduit en français par le philosophe camerounais Ebenezer Njoh Mouelle, revenait déjà sur l'histoire de la pendaison de l'un des principaux acteurs de cette période, Rudolf Dualla Manga Bell et de son secrétaire Ngosso Din le 8 août 1914.

Le **tome III** de **Hickory Town, Histoire du Cameroon Rivers** a pour sous-titre : **Lock-Priso : Descendez-moi votre drapeau-là.** C'est un volumineux roman de 364 pages, composé de quatorze chapitres, publié aux éditions AfricAvenir en 2016. Ce roman historique s'intéresse précisément aux non-dits de l'histoire coloniale du Cameroun pendant la période al-

lemande. Le texte se construit autour de l'histoire événementielle. Le lecteur en parcourant le texte découvre avec détails les manœuvres et les appétits de la puissance colonisatrice, l'Allemagne, qui se lance dans une course folle contre la montre pour posséder le Cameroun.

Dès l'incipit, on se rend vite compte qu'on est en présence d'une double intrigue politique et familiale, où certains personnages historiques du Cameroun constituent des sujets de l'histoire narrée. Ces personnages peuvent être regroupés autour des deux principaux protagonistes. Le King Bell et Edouard Schmit. Dans le premier groupe de personnages, on retrouve outre King Bell qui est celui autour duquel le récit se construit, d'autres personnages comme King Akwa, King Dido, Mbape Lock Priso, Elama Joss, Jim Ekwalla, Calabar, Martha, Maggie, etc. Dans le second groupe formé autour d'Edouard Schmit on retrouve des personnages comme Edouard Woermann, Voss, Adolf Woermann, Hansemann, Gustav Nachtigal, Max Buchner, Buchan, Hewett qui constituent le camp du colonat anglais et allemand. Le constat patent est que ces êtres ont réellement existé et débordent le statut de personnage de papier.

En outre, le lecteur découvre également que ce sont les manœuvres des représentants des firmes allemandes installées à Hamburg, et surtout d'Edouard Schmith, plus connu sous le surnom de Smiti sur l'estuaire du Wouri, qui sont au cœur de la trame narrative. Le récit raconté par un narrateur omniscient et hétérodiégétique, connait une issue favorable. Au cours des réunions secrètes avec King Bell, Smiti amène celui-ci a demandé la signature d'un traité de protection entre l'empereur allemand et la tribu douala. Il aura suffi d'un prétexte survenu lors de l'assassinat d'Ekambi Priso et ses camarades noyés à Kombo Moukanda et de la connivence de King Bell et Edouard Schmit, puisque celui-ci entretenait déjà une relation coupable avec Martha, la fille du roi pour camoufler l'affaire. Lors de la palabre tenue chez Lock Priso, Black Joe un adjuvant du King Bell à l'origine de ce grabuge entre les hommes de King Bell et ceux de Lock Priso est soustrait de l'affaire. Son complice Tom est condamné, ce qui créé une vive tension entre le camp de Kum'a Mbape et celui de King Bell.

Edouard Schmit est par ailleurs l'un des principaux bénéficiaires et destinataire de l'objet de sa quête. Cette dernière consiste à déposséder les populations de Cameroon Rivers de leur autonomie. L'un des moments clés du récit met en évidence une réunion entre les rois, chefs douala et les représentants des firmes allemandes. Lors de cette rencontre, Edouard Schmit convainc ces derniers à demander la protection du Cameroun par l'empire germanique. Une réunion au cours de laquelle participaient « tous les gens de Bell Town, Akwa Town et Dido Town avec Smiti et Voss. » Ceux-ci les promis un gros « dash » aux signataires du rapport final qui restera un secret entre King Bell et Edouard Schmit.

Après la réunion avec les rois et les chefs doualas où seul Mbepe Lock Priso ne participe pas, Smiti fit une requête qui eut l'approbation du Lobby colonial de Hamburg autour d'Adolf Woermann, le King of Hamburg, reconnu comme le commerçant royal, mais aussi de Thormälen, de Jantzen, qui possédaient des firmes sur les

berges du Wouri, du banquier Hansemann, de Nagel, le grand industriel des boissons alcooliques. Ce sont ces derniers qui vont se charger de convaincre le Chancelier Bismarck et le Reichstag surtout les communistes et les sociaux-démocrates sur le bien-fondé de la mission civilisatrice sur la côte ouest africaine.

Après les tractations sur le projet colonial, l'ordre de mission fut signé par le Ministre des affaires extérieures Hatzfeld et expédié au Dr. Gustav Nachtigal, le consul de Tunis, qui devait retrouver le Dr. Max Buchner à Lisbonne, où un navire de guerre allemand, la Möwe les attendait. Ce navire est dépêché par le Ministre de la guerre allemand ayant à son bord le capitaine Hoffmann et des militaires armés jusqu'aux dents.

Le consul Général allemand Gustav Nachtigal, le Dr. Max Buchner et le capitaine Hoffmann arrivent au Cameroun Rivers le 12 juillet 1884. Après consultation du document que leur présenta Edouard Schmitt et le consul allemand au Gabon Schulze, ils décident d'hisser le drapeau allemand sur le plateau Joss le lundi 14 juillet 1884. Mais, même les émissaires allemands ne sont pas convaincus de ce qui se passent réellement. Ils sont ahuris face à l'hilarité des populations après les cérémonies du 14 juillet 1884. Pour exprimer son dédain par rapport à cet évènement majeur pour certains, le Consul Général Gustav Nachtigal fait un constat sur fond d'ironie à son compagnon Buchner dans un récit pathétique : « Je vois que les gens sont très contents ici ! Qu'est-ce qu'ils fêtent au juste ? En France, ils fêtent ce jour anniversaire de leur libération, et ici, ils fêtent la fin de leur liberté ? » (p.186)

Le vingt-huit juillet 1884, Gustav Nachtigal ira avec sa délégation improviser une cérémonie similaire à Hickory Town, ce, contre l'aval du Kum'a Mbape et des quatorze chefs de Bonaberi. Ce qui était de nature à raviver les tensions entre Lock Priso qui souhaite traiter en toute liberté avec les Anglais. Mais, même si Lock Priso avait une préférence pour les Anglais auquel il restait attaché, même après que Gustav Nachtigal et sa suite aient hissé le drapeau allemand sous grosse escorte militaire dans sa cour, il reste convaincu que : « perdre son indépendance ? Ça reste de même que ce soit pour l'Empereur ou pour la Queen. » (p.37)

En effet, les rois et les chefs douala avaient à plusieurs reprises sollicités l'annexion du Cameroon Rivers par l'Angleterre, dont la dernière requête datait de novembre 1882 suivant ce que Hewett apprendra plus tard à Gustav Nachtigal. Arrivé au Cameroun après la signature du traité Germano-douala, Hewett émis le souhait de rencontrer l'émissaire de Bismarck avant d'émettre les réserves sur le traité Germano-Douala estimant que la moitié de la tribu de Douala se considérait encore « liée par leur demande adressée au royaume d'Angleterre et est l'ennemi juré des groupes qui ont signé » (p, 202.) le traité Germano-Douala. Le consul anglais Hewett arrivé trop tard au Cameroon Rivers est consterné lorsqu'il découvre le drapeau avec l'aigle allemand flottant au-dessus du plateau Joss.

La psychologie du personnage est décrite par le narrateur de façon un peu insolite et dénote son état d'esprit sous une forme de monologue in-

térieur : Ce voyage précipié, toutes les courbettes dans les bureaux des bureaucrates bornés de Londres, tous les cadeaux apportés pour King Bell et King Akwa, sont vains. Hewett en gentleman se mit à jurer. Il est arrivé trop tard, « too late » à Cameroon Rivers. Non seulement ça ; en plus, il est resté dans la mémoire du pays avec le surnom peu flatteur du « Too late Consul » (p, 199).

Dans une ultime tentative le consul Hewett et du capitaine Buchan convoquent pour la dernière fois la « Court of Equity » le six septembre 1884 pour jouer sapeurs-pompiers. Cette tentative se solde aussi par un échec. Les sujets abordés sont ceux relatifs aux des litiges qui opposent les « indigènes ». Il s'agit des enlèvements, du kidnapping, de la rapine, de la pratique de l'esclavage par certains peuples douala et leur voisin Bakoko. Par ailleurs, les ambitions de Buchner, le gouverneur allemand de faire du Joss Town un quartier administratif se heurte à la résistance du jeune chef Elami Joss. Ce qui augure un climat délétère entre d'une part le colonat local et d'autre part les peuples douala. Toujours est-il que les méthodes employées par le colonisateur allemand prouvaient que le projet colonial de ce dernier ne pouvait pas être pérenne.

SOLEIL NOIR
PETITS POÈMES POUR L'ÉTERNEL AMANT

Yvette Revellin,

Douala, Editions AfrciAvenir 2021

Une note de lecture d'**Yvette Balana**

Enseignant-chercheur au Département de Linguistique, Littérature et Civilisations Africaines

Université de Douala

Soleil Noir d'Yvette Revellin est composé de deux parties principales. La première comprend 26 petits poèmes. Comme l'indique le titre, il s'agit bien de poèmes très courts, d'une strophe chacun, dont le nombre de vers oscille entre 4 et 16. Quant à la deuxième partie, celle-ci se présente sous la forme d'une prose poétique intitulée « Eté 1970 ». C'est un condensé de dix-huit chapitres très courts, s'étendant parfois sur une seule page. Mais il ne faut pas se tromper, la concision du langage n'entame en rien la portée lyrique et philosophique de ce texte, qui se veut aussi dense qu'un roman fleuve de plusieurs centaines de pages.

Soleil Noir, malgré son caractère poétique indiscutable, s'offre à lire bien plus comme un roman d'amour que comme un recueil de poèmes. « L'histoire » est celle d'UNE[1] rencontre. LA Rencontre entre une femme et un homme, un jour de mai 1968. Tous les indices laissent croire au lecteur que la femme est blanche, de nationalité française, et l'homme, un prince africain dont la nationalité n'est pas mentionnée. Une belle histoire d'amour naît entre les deux, pleine de promesses, dans cette France en pleine ébullition. En réalité, l'amour naissant fait écho à l'Histoire politique en mouvement. Un bref rappel des événements qui se déroulent à cette époque nous apprend qu'en mai 1968, la jeunesse française se lève comme un seul homme, dans un élan de révolte aux allures de révolution, pour déloger le vieux monde et réclamer l'instauration d'un ordre nouveau. La contestation politique, sociale et culturelle portée par le mouvement estudiantin, se propage ainsi à l'ensemble du pays, et fait vaciller le sommet de l'Etat. Ce qui force le général de Gaulle, alors président de la République, à annoncer la tenue d'un référendum sur « la rénovation universitaire, sociale et économique ». Dans un tel contexte, il devient normal aux yeux de la jeune amante, que tous les espoirs soient permis. Elle qui, de façon inattendue, voit aussi son monde vaciller. Vaciller du fait de l'entrée en scène, dans sa vie intime, de ce prince africain qui fait littéralement chavirer son cœurJjJ :

« Tu m'ouvres les portes de l'Afrique, de ce monde inconnu dont je pressens les grandeurs et les faiblesses » pp. 41-42

« Je te vois… et je me dis qu'un jour je serai digne de découvrir avec toi ce monde de ton enfance. Je saurai écouter la voix de ce monde qui m'appelle comme j'ai su écouter ta voix » p. 42

« Un jour… je bâtirai avec toi notre royaume, dans ce pays où sous la crasse de la misère se cache la véritable gloire » p. 42

Paradoxalement, dès le début, l'angoisse habite déjà la jeune femme ; nonobstant cet amour que pourtant, elle décrit comme appartenant à un monde ineffable, un

1 Les lettres capitales ne sont pas de nous. Telle est présentée cette rencontre magnifiée en page 5 de **Soleil Noir.**

royaume infini où la fête des sens ne se dit pas, mais se vit :

« Nos yeux se disaient tout

La lumière du silence Irradiait nos corps ondulants » p. 14

« Infini des lèvres Infini des caresses » p. 15

L'angoisse, la peur que ne s'arrête la fête des « corps enlacés » et des « lèvres unies » (p. 16), s'expliquent par le fait qu'elle redoute déjà l'absence prochaine de l'amant. En effet, la relation ne durera que deux ans, de 1968 à 1970. Pourtant, la femme amoureuse restera fidèle à son amant, en témoigne les poèmes qu'elle écrit cinquante ans durant, de 1968 à 2018.

C'est à la fin de la deuxième partie de **Soleil Noir,** que l'on comprend pourquoi le thème de l'absence s'impose dans la partie poétique. Malgré la diversité des titres, c'est bien l'absence de l'amant qui est au centre des vingt-six poèmes. Si le poème « Rêve » consacre le souvenir des moments de bonheur et d'extase partagés avec le prince aimé, ceux intitulés « Douleur », « Nuit », « L'Autre » et « Je t'aime » mettent en exergue le tourment d'un « amour trahi » par le départ de l'amant. Cependant, une constante s'impose : malgré la séparation, l'amour n'a pas cessé de grandir dans le cœur meurtri de l'amante. Il est resté une partie d'elle-même, muant en une « absence/présence ». L'amour trahi devient ainsi un amour magnifié ; et la douleur, un moment de « Sagesse », comme l'indique le poème éponyme.

L'histoire personnelle, le journal intime d'une amante restée fidèle à son prince africain, devient un recueil de sagesses. A l'origine sans doute de l'intitulé du seul et unique long poème qui fait office de prologue : « Rencontre… Petites réflexions d'une septuagénaire ». On comprend alors que la jeune femme amoureuse de mai 1968 est devenue une vieille dame qui partage son expérience avec les lecteurs. Comme elle le dit si bien, les interrogations lancinantes posées dans le recueil n'attendent pas de réponse. Ce sont des questions rhétoriques qui structurent la réflexion : « Je pose des questions dont je connais d'avance la réponse » p. 58.

Aux deux interrogations suivantes : peut-on vivre en l'absence de son grand amour ? Si oui, comment faire pour survivre à cette « absence / présence » douloureuse ?… Yvette Revellin répond en réaffirmant d'abord ce qu'est l'absence d'un être cher qui est parti, quelle que soit la cause du départ :

« L'absence n'a pas de couleur

L'absence a la couleur de la mort » p. 48.

« L'absence, la grande vague noire » p. 52.

Pour autant, elle semble déconseiller au lecteur de se laisser entraîner par la vague noire. Même quand le soleil ne brille plus, et qu'il s'est transformé en un « soleil noir », il faut se trouver un idéal de vie, celui que l'on partageait avec l'être cher parti. Il faut vivre pour « **aider à la construction d'un monde nouveau** », tout en gardant « sous le masque de l'action cet immense champ de solitude » p.56.

On conçoit dès lors pourquoi, en dehors de la couleur noire indiquée dans le titre, le pourpre (violet) apparaît dans le poème « Eternité », un des rares à compter plus d'une dizaine de vers. La poétesse y parle de

« Symphonie de couleurs », signe que le violet est reconnu comme fortement symbolique d'un contraste de couleurs, lesquelles peuvent aller du violet clair au noir, des couleurs chaudes aux couleurs froides. C'est le lieu de rappeler aussi que le pourpre est la couleur de la spiritualité, du mystère ; à preuve, le lecteur n'a aucune précision sur les raisons de l'absence du prince africain, même si la ville de Munich, est indiquée comme le lieu où les deux amoureux ont vécus des moments de bonheur. Dans ses souvenirs, la ville allemande devient aussi aimée que détestée :

« J'ai aimé Munich, pas seulement parce que j'y étais avec toi, mais parce que cette ville m'apparaissait comme un symbole de réussite. » p. 49

« Quelques mois plus tard, j'ai haï Munich, j'ai su que jamais, jamais je ne retournerais dans cette ville, que je pourrais jamais revoir sans toi ce que nous avions vu ensemble. » p. 49

Revenons au violet et sa riche symbolique, pour dire que c'est également la couleur de la séduction, de la sensualité et de l'érotisme. Dans l'hindouisme, c'est une couleur associée au chakra couronne, siège de notre conscience, point de liaison avec l'univers et le divin.

En définitive, Soleil Noir d'Yvette Revellin réunit, grâce à la symbolique de la couleur pourpre, la sensualité, l'érotisme, l'amour, la fidélité et le divin, comme s'il n'y avait plus de cloisons entre les différentes réalités et plans de l'univers.

LE BONHEUR RETROUVÉ

Nicole Ingabire

Douala , Editions AfricAvenir, 2021

Une note de lecture de **BAMOUGAM Arnaud**
Chercheur au Département de Linguistique, Littérature et Civilisations Africaines
Université de Douala

Le Bonheur retrouvé est un roman écrit par la rwandaise INGABIRE MUNYANGABE Nicole, paru en 2021 aux éditions AfricAvenir au Cameroun. Le roman compte 3 grandes parties avec 6 Chapitres dans la première, 5 dans la deuxième et 3 chapitres pour la dernière. A l'entrée du texte, la romancière a placé une épigraphe formulée en ces mots : « En tout homme certaines valeurs, de vrais trésor profondément incrustés en son âme, la sagesse lui instruira comment profiter de cette mine d'or ». Dans ce roman de 144 pages, l'autrice amène le lecteur à la découverte d'un univers parsemé d'histoires d'amours contrariées. En même temps, elle trace des voies joyeuses que l'amour procure à l'être humain, si ce dernier ne se laisse pas abattre par la déception.

Dans les 6 chapitres qui constituent la première partie de l'ouvrage, l'auteure narre l'histoire d'une famille polygame d'origine rwandaise, en exil dans une ville du Congo. Un jour, l'époux prend la décision unilatérale d'envoyer sa première femme vivre au village pour rester filer le parfait amour avec la nouvelle. Le prétexte trouvé pour exiler la première épouse est que celle-ci n'arrive pas à lui donner des garçons. Pourtant, le couple a déjà trois enfants dont deux filles et un garçon. Le pire dans l'histoire est que l'homme garde avec lui le garçon, privant ainsi la mère de la présence de son petit enfant. Malgré sa répudiation, Couronnée, la femme qui est mise en exergue dans la première partie de ce roman, se révèle être une mère responsable, forte, respectant les us et coutumes de sa société traditionnelle. Bien plus, elle va s'adapter à sa nouvelle vie, se battre, se sacrifier pratiquement, pour prendre soin de ses deux filles Benita et Claire, tout en restant fidèle à son insensé, son irresponsable de mari, son fameux Gérard. Mais par la suite, l'homme qui se croyait tout permis en amour, va se heurter aux difficultés de la vie et se voir obligé d'invoquer le pardon de sa première femme en lui demandant de lui accorder une seconde chance malgré tout le mal qu'il lui a fait subir.

Le contenu de la deuxième partie est lui aussi consacré aux tourments d'une femme. Mais cette fois-ci, il s'agit de Benita Tunga, la deuxième fille de Couronnée. Après la mort de leur père Gérard, celles-ci quittent le Congo pour retourner au Rwanda, leur pays d'origine. Arrivée au pays, Benita Tunga fait la connaissance de Bertin. Six mois après leur rencontre, Benita et Bertin décident de se marier. Trois ans plus tard, le couple a trois enfants. Mais c'est alors que le mari commence à délaisser sa femme et à lui faire subir toutes sortes de violences physiques et morales. Puis, il finit par quitter la ville, abandonnant épouse et enfants pour une autre femme. Comme sa mère Couronnée, Benita ne se laissera pas abattre et réussira le pari de s'occuper de ses enfants, de devenir Médecin Psychiatre et activiste dans l'Association des médecins psychiatres du Rwanda(AMPER), pour lutter contre l'agressivité masculine

et toutes autres violences auxquelles les femmes sont victimes quotidiennement dans son pays.

Enfin, dans la dernière partie de son récit, Ingabire Nicole nous raconte davantage comment la déception amoureuse à failli faire basculer la vie de Benita et de son amie Ela. Pourtant, ces femmes qui vivent des situations difficiles au foyer, parviennent à surmonter le traumatisme causé par l'infidélité et la trahison des hommes. Le titre du roman, le bonheur retrouvé, n'est-il pas un clin d'œil à ces dames qui ne se laissent pas abattre et réussissent, après une déception, à s'épanouir dans la vie professionnelle ou auprès d'un autre homme qui les mérite ?

Un constat se dégage de la lecture de ce roman, à savoir que l'auteur plonge le lecteur dans un univers où le sadisme de l'homme est sans égal. L'œuvre aborde les thèmes de l'amour, de la violence conjugale, de l'infidélité, de la trahison, de la déception amoureuse et de la lutte féminine, pour ne citer que ceux-là. Ce roman plein de sens est publié à un moment où beaucoup de femmes, dans le monde entier, continuent de souffrir de violences conjugales conduisant parfois à ce qu'il est convenu d'appeler aujourd'hui des féminicides. La romancière semble faire le procès de ce que le sociologue français Pierre Bourdieu a appelé « la domination masculine ». Car elle ne pointe pas seulement un doigt accusateur sur les maris, mais aussi sur les pères qui sont parfois sourds et aveugles face aux traumatismes que vivent leurs petites filles. C'est ce qu'illustre ce propos de Couronnée : « Enfin, je pensais à mon enfance, aux atrocités que j'ai vécues chez mon père et sans même qu'il en soit au courant alors que l'on vivait sous le même toit. Enfin, à ce fou de Gérard qui m'a rendu la vie impossible alors qu'à ses côtés j'attendais autre chose : l'amour, l'affection, l'attention et la compréhension ».

En somme, Le bonheur

retrouvé, malgré son titre enchanteur, traite des évènements tragiques qui font partie des faits divers au quotidien. Femmes battues, abandonnées avec des enfants, mortes sous les coups du conjoint, la liste est longue. Pourtant, à cause de la tradition, au nom des enfants eus durant le mariage, certaines femmes refusent de sortir de cette situation ou dénoncer leur mari en justice. Aujourd'hui, ce roman leur parle. La narratrice met en exergue des personnages féminins travailleurs, forts, déterminés, qui savent se relever à chaque échec. La romancière veut certainement inciter les femmes à sortir de leur mutisme, à transgresser les normes qui les rendaient prisonnières. Elle leur demande, à travers les personnages comme Couronnée, Éla et Benita, d'élever leurs voix, de sortir de leur cachot pour dénoncer l'agressivité masculine dans leur société. Nicole Ingabire, via son récit Le bonheur retrouvé, invite donc toutes les femmes à se relever après une rupture ou un divorce mais, aussi, à se battre pour se prendre en charge car peu importe la situation traumatique, on arrive toujours à se reconstruire, et le bonheur finit toujours par jaillir, comme le dit Couronnée à sa fille : « Promets-moi de prendre soin de toi Benita et de ne pas condamner ta vie parce que tu as déjà été déçue. Promets-moi que tu n'accepteras jamais que les épreuves et les échecs crient victoire sur toi ! Je suis convaincue que le soleil finira par se lever pour toi ». (p 81)

LES TERRES DOUCES

Martine L. JACQUOT

Douala, AfricAvenir Editions, 2021

Une note de lecture de **SAME Alice**
Chercheur au Département de Linguistique, Littérature et Civilisations Africaines
Université de Douala

Collectionneuse de mots et globe-trotter ; diplômée de la Sorbonne, Univ. Of King's College, Acadia et Dalhousie, Martine L. Jacquot est née en 1955 à la Ferté-Gaucher en France. C'est une romancière, poétesse, nouvelliste et journaliste résidant au Canada depuis 1982. Elle a publié de la poésie, des nouvelles, des romans et des essais, et plusieurs de ses livres ont été couronnés. Parallèlement à des années d'enseignement universitaire, elle a écrit pour plusieurs journaux et magazines et a œuvré au sein d'organismes culturels tout en élevant ses deux enfants. Ses œuvres sont présentées et enseignées sur quatre continents. « Les Terres Douces » est le premier tome de la trilogie L'envol des Jours. L'autrice est aussi titulaire d'un doctorat ès lettres de l'université Dalhousie à Halifax (Canada).

Quatre ans ! Quatre bonnes années qu'ont duré les colonisations allemande et américaine dans une plaine généreuse de la Loire dénommée « Les Terres Douces ». Dans cet espace rural, paisible et plein de quiétude, la Nature a été généreuse. Et Émilie, personnage principal de ce texte, saisit cette opportunité de mains de maître en préparant des petits plats sains à tous ses huit enfants et son époux Gustave ; en les maintenant dans un cadre de vie idéalement décoré, pour creuser plein de tiroirs de la mémoire dans leur cerveau. Tellement fondue dans son quotidien, elle a l'esprit alerte lorsque le garde champêtre vient lui annoncer de déguerpir illico presto de son lieu d'habitation. Car la guerre a commen-

cé et les allemands ont déjà tyrannisé du monde. Devant eux, des gens se pressent de sauver leur vie. Eux, ne comprendront l'urgence de la situation qu'un peu plus tard.

Finalement, en tête de file, et aux commandes de toute sa nichée, elle vérifie que tout a été pris avant de débarrasser le plancher. En route pour l'Ouest du pays, espérant échapper aux troupes allemandes, chacun des siens se remémore tour à tour le bout de son histoire passée dans la maison familiale maintenant délaissée pour un exil à l'aveugle. Qui des vaches à traire au petit matin ; des enfants à s'occuper malgré la fatigue et des reins quelques peu abîmés ; des discussions agréables avec des passants au détour d'un achat sur le comptoir de marchandises ; la mystique du couple d'Émilie et Gustave qui finissent toujours par se pardonner ; les moments joyeux des enfants passés avec quelques étrangers à la maison ; la boîte à souvenirs constituée de vieux plats, de vieux albums-photos ; et le décor complet de la maison.

Après avoir essuyé les propos moqueurs et humiliants des soldats allemands qui les redirigent vers l'Est, elle se rend compte des mutations, conséquences déplorables de cette colonisation infecte, sur les habitus de la population. Une fois à l'Est, des soldats déclarent la guerre terminée : l'Amérique l'a remporté sur l'Allemagne.

Pourtant, une fois de retour à la maison, Émilie constate la présence d'un soldat allemand chez elle qui s'y cache, arguant de manière pathétique qu'il a été contraint à la guerre, embarqué de force, et qu'il souhaite faire une reconversion chez eux. Faisant peau neuve, il se montre digne de confiance. Et progressivement, Émilie remarque quelques petits changements :

- Mort de l'école ;
- Remplacement progressif de produits frais par des boîtes de conserve ;
- Désir du port des vêtements d'aristocrates par les enfants d'Émilie qui les trouvent plus caractéristiques de la bourgeoisie ;
- Hypocrisie, mépris des valeurs fondamentales comme le respect, le fait de se contenter de l'essentiel pour vivre ;
- Introduction sournoise de la corruption.

Or Émilie a des valeurs. Elle estime qu'il vaut mieux travailler lentement, seul et avec acharnement pour avoir de bons résultats. Pour elle, c'est dans le manque que se font les plus grands destins, lorsque la fêlure est bien profonde. Ses valeurs sont ainsi aux antipodes du monde de surproduction et de surconsommation actuelles qui caractérise la ville et contraste complètement avec le milieu rural.

La ruralité et ses valeurs lui manquent. C'est un bout d'elle, un bout du monde qui vit en elle et dont elle ne peut se défaire facilement, même si on lui enjoint de quitter les lieux de chez elle tous les jours. La femme forte et responsable qu'est Emilie vit avec Gustave, un mari nonchalant.

L'histoire que raconte Martine Jacquot est mêlée de réalisme, d'effroi, d'attachement et d'humour.

POÙRE LE MOUTON NOIR DE NJOYA

Viviane MOLUH PEYOU,

Douala Editions Africavenir, 2021

Une note de lecture de Par **NGALONA HAOUSSIA**

Chercheur au Département de Linguistique, Littérature et Civilisations Africaines

Université de Douala

Poùre, le mouton noir de Njoya, publié aux éditions Africavenir en 2021, est un roman qui compte 157 pages repartis en 8 chapitres. Ce récit traite de la condition de la femme dans la société africaine, particulièrement au Cameroun.

Dans les 8 chapitres que compte l'ouvrage, l'auteur raconte l'histoire de deux jeunes destinés à vivre ensemble. Il s'agit de Poùre et de Nil. Mais Poùre jeune fille intelligente, ambitieuse et passionnée de physique, ne veut pas s'engager dans la vie conjugale avec Nil parce qu'elle entend poursuivre ses études et réaliser son rêve de faire des études poussées en sciences physiques. C'est cette passion qui va justement la conduire à postuler au concours de la NASA, l'organisme en charge du programme spatial civil des Etats-Unis. Poùre réussit à l'examen d'entrée dans la prestigieuse institution américaine. Or quelques mois plutôt, Poùre est promise comme épouse à Nil par son père Njoya, conformément aux règles de la tradition. Il faut dire que chez Njoya, toute fille doit se marier avant l'âge de 25 ans. C'est ainsi que, bien qu'opposée à cette union qui est à l'opposé de ses ambitions, Poùre se plie aux exigences de la tradition et accepte de rejoindre le jeune homme à Yaoundé pour faire honneur à sa famille. Mais devant cette obéissance de façade, Poùre a l'intention de rendre la vie difficile au jeune homme : « sauf que tu ne supporteras pas longtemps mes absences prolongées dans cette maison, encore moins mon manque d›attention ; ou pire le fait que je te dis que je ne suis pas prête pour l›instant à être mère. Tu ne tarderas pas à me trouver égoïste, quand au lieu de m'occuper à te câliner, Je serai perdue dans mes calculs à des heures tardives de la nuit. » (p 27)

Contre toute attente, Nil s'agrippe plutôt à son couple. Il finit par se soumettre à la volonté de son épouse de poursuivre son rêve de devenir astronaute. Finalement, c'est la jeune femme qui commence à éprouver un attachement profond pour son époux de telle sorte qu'il devient difficile pour elle d'envisager de l'abandonner pour aller étudier l'astrophysique aux États-Unis. Pourtant, elle finira quand même par s'envoler pour l'Amérique. Par la suite au cours des évènements qui toucheront la vie de son mari, elle reviendra dans son pays puis tous les deux repartiront pour vivre leur amour et poursuivre la réalisation du rêve de la femme.

L'auteure met au centre de son roman le personnage principal Poùre : une jeune femme intelligente, douée d'une sagesse illimitée. Elle s'intéressait à la physique, précisément à l'astronomie, l'astrophysique, l'aéronautique et la géophysique... Mais elle ne sacrifie pas son amour à son ambition. Elle elle nous prouve que l'amour supporte tout. Au-delà du thème de la condition de la femme et son désir d'émancipation, c'est le triomphe de l'amour que l'auteure célèbre dans ce roman :

« je n'ai aucun regret. Tous les moments que nous avons vécus depuis notre mariage resteront gravés dans mon cœur. Je les chérirai longtemps encore après toi. Je t'ai choisie parmi tant d'autres, seule la providence sait pourquoi tu dois partir loin de moi. Mais sois certaine d'une chose : jamais personne ne prendra ta place dans mon cœur » (page 106)

Dans un style propre à elle, Viviane Moluh Peyou nous prouve que la vie conjugale est basée sur la confiance. L'auteure semble vouloir insister

sur le fait que la place de la femme n'est pas seulement à la cuisine comme par le passé. Mais la femme africaine d'aujourd'hui est celle qui a des ambitions, elle est capable de réussir sa vie professionnelle et de bâtir en même temps un présent et un avenir radieux pour son couple. Pour cela, elle doit avoir à ses côtés un homme qui l'aime et la comprenne. Poùre qui signifie « une colombe » est un exemple. Cette connotation péjorative de " mouton noir de Njoya " s'explique par le simple fait que Poùre se comportait différemment de ses sœurs. Elle est restée fidèle à ses convictions jusqu'à l'aboutissement de son rêve.

C'est un roman très intéressant, avec sa tonalité pathétique. La romancière nous amène dans un univers passionnant où l'amour transforme le monde. Elle invite les femmes à ne pas sacrifier leurs rêves de grandeur et leurs ambitions, malgré les anathèmes qu'on peut leur jeter comme le fait d'être considéré tel un mouton noir. Car, à l'instar de Poùre, les femmes de caractère, loin d'être des moutons, se révèlent représenter de véritables colombes au service de leurs familles et pour la prospérité du pays.

A l'heure l'on parle encore, à travers le monde, de violences faites aux femmes et de féminicides, Poùre, le mouton noir de Njoya de Viviane MOLUH PEYOU, est une œuvre que tout le monde devrait lire, surtout les hommes qui se mettent en travers du désir de réussite de leurs épouses.

LE CADENAS CAHIER D'UN DÉTOUR AU PAYS NATAL

Jeanne-Louise DJANGA

Douala, Editions AfricAvenir 2021

Une note de lecture de **FOUAPON Amza**

Chercheur au Département de Linguistique, Littérature et Civilisations Africaines

Université de Douala

Lauréate de plusieurs prix de poésie en France en 2008 (poésie du point du jour, premier prix de poésie du Val de France), grand prix de littérature Cameroun Diaspora Awards, prix de l'auteur de l'Académie des Lettres, des Arts, des cultures du sud 2016 à Bruxelles, Jeanne-Louise DJANGA, écrivaine et poétesse camerounaise est l'auteure de plusieurs œuvres littéraires notamment **Au fil du Wouri(2007)** ; Éclats de Vers de Voix de Rires(2009) ; **Le Gâteau au foufou(2010) ;Fantasia, Bienvenue à Paris, France, Europe(2015) ; Confidences écarlates(2016) ; Rêver de vivre (2017);**. Son dernier roman est publié aux Editions AfricAvenir en 2021 ; il a pour titre **Le Cadenas. Cahier d'un Détour au Pays Natal.** C'est un récit autobiographique dont le titre nous fait penser au **Cahier d'un Retour au Pays Natal** publié en 1939 par le célèbre poète martiniquais Aimé Césaire, co-fondateur du mouvement de la négritude avec Léopold Sedar Senghor et Léon Gontran Damas. Mais cette parenté de titres n'est qu'apparente, et ce pour plusieurs raisons. Tout d'abord l'œuvre de Césaire est poétique alors que Jeanne-Louise DJANGA nous livre un récit. Ensuite, le poète de la Négritude décrit, dans le **Cahier d'un Retour au Pays Natal** la quête identitaire du nègre tout en dénonçant le racisme et la colonisation. A contrario, **Le Cadenas** retrace le séjour de l'auteure dans son pays natal le Cameroun, après 30 années passées en France. Tandis que le poète envisage, avec beaucoup d'espoir et d'enthousiasme, de rentrer dans un pays où il est attendu, la romancière camerounaise redécouvre le sien, avec beaucoup d'amertume. Si Césaire peut affirmer, avec assurance, qu'il revient vers « la hideur désertée des plaies » de son peuple pour se faire « la bouche des malheurs qui n'ont point de bouche » et la voix de « celles qui s'affaissent au cahot du désespoir », c'est loin d'être le cas pour la narratrice du roman de Jeanne-Louise DJANGA, laquelle est loin d'être attendue par le peuple camerounais.

Au centre de ce récit, l'auteure, la narratrice et le personnage principal ne font qu'un. L'histoire est narrée à la première personne. On le voit à travers l'utilisation du pronom personnel « je ». L'œuvre est ancrée dans un cadre référentiel connu. Avec des noms de lieux tels que : Bonamoussadi, Bonaberi, Rond-point Deido, Foret bar, Kribi, Yaoundé, Douala, Akwa etc. **Le Cadenas** est reparti en trois chapitres précédés par une note de l'auteur. Un épilogue clôt le récit. Dans la note qui ouvre le roman, l'auteur présente en quelques lignes son enfance avant le départ pour la France. En effet, après avoir passé 30 ans en France, la narratrice décide de faire un détour au pays natal afin de rendre un hommage à son père décédé longtemps avant. C'est aussi une occasion pour l'auteure de redécouvrir la société camerounaise d'aujourd'hui : « **J'explore la société 237oise avec les populations locales à travers mes nombreux voyages dans les Taxis, les Bus, sur les Motos…et même à pied** » (p 9). Elle retrouve un Cameroun qu'elle n'a pas connu pendant son enfance « **J'ai grandi au Cameroun, dans un environnement rassurant, ou les termes « Délestage », « Gombo », « Feynman » n'existaient pas.** »(p 7). Elle parle d'un pays ou l'éducation civique n'existe plus. Elle est étrangère au style langagier des Camerounais. Elle retrouve une société ou la haine envers les

Camerounais de la Diaspora est à son paroxysme du fait de fausses accusations et fausses rumeurs qui circulent au sein de l'opinion. L'auteure peint une société africaine laissée à elle-même. Elle dénonce un désamour exagéré de l'Afrique par des Africains résidant en Afrique qui n'ont pour seuls rêve et ambition que de partir pour l'Occident. C'est à travers des récits, des anecdotes et des expériences vécues par l'auteure qu'elle parvient à décrire les tares de la société camerounaise qu'elle aime tant. On constate donc que le retour ou le détour au pays natal devient risqué pour l'émigré qui vit en Occident ou qui y a vécu: « Revenir au pays peut être violent psychologiquement, culturellement, socialement et financièrement » (p42). La symbolique du cadenas est choisie à propos puisqu'il exprime l'impasse dans laquelle se trouvent aujourd'hui les migrants africains en général, et camerounais, en particulier, quant à leur retour au pays natal. Il s'agit là d'une problématique actuelle que pose la question migratoire. Car, si au lendemain des indépendances le mal-être de l'exil avait comme remède la perspective d'un retour serein au pays natal, aujourd'hui, ceux qui ont quitté un jour leur pays se trouvent dans une voie sans issue.

En définitive, **Le Cadenas. Cahier d'un Détour au Pays Natal** de DJANGA Jeanne-Louise est un récit social de sensibilisation et de dénonciation. Cette œuvre nous permet d'ouvrir les yeux sur un ensemble de problèmes qui détruisent notre société et nous empêchent d'atteindre le développement et l'épanouissement de chaque citoyen qu'il soit resté au pays, ancien émigré ou immigré de passage. La lecture de ce récit nous frappe par la simplicité du style. L'auteure attire notre attention sur les valeurs qui, jadis, faisaient la fierté de l'Afrique, parmi lesquelles la solidarité et l'idéal communautaire.

Le Cadenas. Cahier d'un Détour au Pays Natal de DJANGA Jeanne-Louise, un roman à lire absolument par chaque citoyen d'Afrique en générale, et par tous les camerounais, en particulier.

QUAND LES RACINES CHANTENT

Danielle EYANGO

Douala, Editions AfricAvenir 2021

Une note de lecture de **Ray NDEBI**

En 2019, je reçois un manuscrit des éditions de Midi, ce vieil ami me demande, avec beaucoup de passion, de montrer à cette auteure ce qu'est la poésie. Quand je veux savoir pourquoi, il me répond juste que c'est nécessaire pour que certaines personnes comprennent. C'est un ami. Alors je lui promets de faire ce qu'il faut… Mais je n'aurai qu'à faire ce que je sais faire.

Alors, j'entame la lecture et je découvre une plume inhabituelle, des lignes qu'aucune volonté ne commande… Je les suis jusqu'à un texte qui retient mon attention, un texte qui me conte une autre émotion. J'appelle l'éditeur et je lui dis tout simplement : « Ne laisse pas partir cette auteure… Fais tout pour la retenir… Elle te portera très haut… » Le manuscrit devient un magnifique recueil de 17 poèmes intitulé **Le parfum de ma mère**. Et le texte qui m'a retenu est **Le Sablier…** Un tel abandon de soi ne pouvait qu'annoncer quelque chose de plus grand. Dans mon cercle, on sait quand de l'alchimie s'opère.

Au moment où Danielle me dit qu'elle a un manuscrit à me faire lire, un schéma de roman, je sais que l'écriture va prendre une autre tournure… **Le Sablier**, poème qui m'avait frappé, me revient. **Quand les racines chantent,** à la base intitulé **Jasmine** défie le silence des ténèbres. Tant et si bien qu'à plusieurs reprises, j'ai des entretiens avec Mutt-Lon, l'auteur du très plébiscité **Ceux qui sortent dans la nuit.** Pour comprendre Dante, rien de tel que l'exploration de Virgile.

Quant à l'édition, mes sérieux contacts de Paris avaient fait des propositions, jusqu'à ce qu'un rêve vienne tout changer. Un voyage dans lequel je suis conduit dans les souterrains, chez un vieillard désormais aveugle, dont j'ai vu pour la première fois le visage lors d'une visite ici, à la Fondation AfricAvenir International. Quand Danielle me demande où on va faire éditer ce manuscrit, je lui réponds : « Chez AfricAvenir ».

LE PARCOURS

Jasmine Yondo est une juriste trentenaire qui a tout ce dont elle rêve : un fiancé beau, riche et attentionné, un travail confortable, une foi chrétienne inébranlable… Presque tout, en fin de compte, puisqu'elle n'arrive toujours pas à avoir d'enfant. Quand il est découvert que son utérus a disparu de son corps, son fiancé l'a déjà abandonnée… A l'hôpital où la douleur épuise ses dernières forces, entre le désarroi du médecin et l'inquiétude de l'abbé qui la soutient depuis le début de ses malheurs, la jeune juriste se meurt.

Les méditations répétées de l'abbé Martin Samnick lui révèlent que la solution au problème de sa protégée se trouve au village de celle-ci. Il leur faut se rendre à Bonendalè, de toute urgence. Là-bas, c'est un autre univers, alors insoupçonné de Jasmine et l'abbé, et même de certains gardiens de la tradition, qui va étaler sans pudeur la férocité de ses entrailles, des

choses que même ses cauchemars les plus noirs n'auraient su dévoiler.

Entre le passé lourd de secrets, le présent d'une violence impitoyable et le futur dont rien ne garantit la clarté, Jasmine va vivre l'envers de tout le bonheur qu'elle avait connu. Ce retour aux sources va aussi lui révéler des aspects de sa propre vie, une mission dont la source se situe loin à la création de leur village.

L'ECRITURE

Quand on parle de Littérature, on par d'originalité, de soi, du regard de l'auteur. Comment l'auteur a-t-il regardé ce que ses yeux ont vu. **Quand les racines chantent** est un roman qui propose d'autres perspectives, un air de tragédie musicale hérité de nos racines.

Le chant rythme les saisons en Afrique. On chante et on chante, encore et encore, tout au long du livre… On chante ses peurs, ses douleurs, ses inquiétudes. Aux enfers, dit-on, la douleur hurle ; dans les ténèbres de Bonéndalè, elle chante… Et ainsi s'ouvre le roman :

> *Je suis en chemin, mes aïeux*
>
> *Moi la fille de Nyakè Rokia, je suis en chemin*
>
> *Voyez ! C'est pour vous que je danse*
>
> *Toute seule dans la nuit*
>
> *Toute seule et ainsi dépouillée*
>
> *Je m'en vais jouer pour vous du nkumbé*
>
> *Le nkumbé de ma peine et de mes larmes…*
>
> et la mélopée continue…

Les lignes de ce romans sont inspirées des libertés de la Nature, celle-là qui, peu importe la forme qu'on lui donne, décide de la forme qu'elle reçoit… Ne voit-on pas Jasmine, en larmes, prendre «boitillament» le chemin du retour par une piste que lui avait indiquée Sita Iyo, la *ngon* que Janéa va lui attribuer… Danielle nous suggère ici que si l'inspiration est libre, elle reste inscrite dans une forme qui a ses règle et sa rigueur. Faisons de la langue ce que nous voulons, pourvu qu'elle reste saisissable à la première lecture ; les temps ont changé et l'esprit alerte de l'auteure a su en tenir compte… Le lecteur d'aujourd'hui s'est défait de la patience d'antan ; il lit comme il marche : vite… Et Danielle Eyango, soucieuse de préserver la mémoire de lecture, entoure son lecteur d'une puissance de description qui imprime dans son esprit chaque émotion qu'il traverse. A la page 112, par exemple, ce petit paragraphe :

> *« Instinctivement, elle sut qui il était : l'issokoloko ! L'oiseau de la mythologie Duala qui parlait le langage des humains et celui des esprits. L'oiseau-témoin de toutes les tragédies. L'oiseau-messager que Nyambé envoyait parfois avertir ou secourir les humains. L'oiseau sans âge qui traversait les âges. L'oiseau du ngosso. L'oiseau qui connaissait par cœur, la lignée de chaque fils et fille Duala. L'oiseau qui pouvait lire les cœurs et les pensées. L'oiseau sacré. »*

Arrêtons-nous un instant, avec votre permission, et observons ces lignes… **Nature, Imaginaire, Univers, Présence, Passion, Tradition, Famille, Dieu, Vie…** Tout y est pour que jamais nul ne s'égare, pour que chacun reste authentique. Remontons à la page 57, pour reprendre le même exercice :

> « Rokia, hors d'elle, tremblait de rage, assise à même le sol dans cet antre lugubre d'un puissant boconon

béninois, elle hurlait à en déterrer ses totems. Cette idiote de fille allait la rendre folle. Pourquoi bon sang ne pouvait-elle entendre raison ?! Qu'avait-elle à s'enticher d'un Bamiléké ?!! Elle, Nyakè Rokia, avoir des Bamiléké dans sa lignée ?! Jamais ! Elle était sa mère. Elle savait et voulait ce qu'il y avait de mieux pour elle. Et Lucien était ce mieux. Un joli petit vieux monsieur de lignée Duala pure. »

Répétez l'exercice toutes les cinquante pages et découvrez cet équilibre qui a échappé à la conscience de l'auteur… L'esprit de l'auteur est marqué, comme on marque des arbres dans une forêt, pour se rappeler le chemin… garder la conscience vive.

LA CONSCIENCE

Tout le monde en est au repli identitaire, à la valorisation de nos us et coutumes, de nos richesses, de la diversité originelle de notre terre… mais peu de personnes, les écrivains encore plus, osent se tenir devant le seul facteur qui puisse honnêtement rendre l'identité authentique : la conscience. Sommes-nous conscients de ce que nous représentons les uns pour les autres ?

Quand les racines chantent nous expose plusieurs conflits…

1. **Dieu chez nous…**

Entre Janéa, le puissant chef traditionnel duala, et Sango Pata, l'homme de Dieu à la dévotion infaillible, les positions sont claires…

« Toi et moi savons que mon Evêque n'est pas au courant de ma démarche. Pour lui, tout ce qui est tradition relève du satanisme », dira l'abbé Martin.

« Si votre Jésus est si puissant à lui tout seul, pourquoi ne bénit-il pas ses entrailles… ? » un peu plus haut Janéa avait demandé.

Nous découvrons alors le visage profond de l'Afrique nouvelle… Cette Afrique qui au soleil implore Dieu, et à la lune s'épanouit de luxure…

« Ses rapports avec son évêque n'avaient jamais été des plus harmonieux. (…) A cause d'une femme ! « Mais qu'il est petit d'esprit celui-là ! Que le ciel me pardonne » ; pensa-t-il avec une mine de dédain, en ouvrant le robinet de la douche. Monseigneur était tout aussi dévot de Dieu que du sexe. D'ailleurs, Martin ne comprenait pas par quelle alchimie son évêque arrivait à cumuler ses deux penchants au même paroxysme. (…) Marin demeurait persuadé qu'il y était plus par imposition que par vocation. »

Et de l'abbé Martin, l'oracle de Bonendalè dira la même chose : « Pourquoi vous investissez-vous autant sur cette jeune femme si vous ne couchez pas avec elle ?! Espèce d'hypocrite ! Pervers masqués sous des robes ! »

Cette Afrique traditionnelle qui, à la cour du village, est protectrice des familles, et derrière la case enchaîne ses propres enfants…

« Celle dont personne ne doit prononcer le nom espère enfin accomplir sa destinée de lumière en Jasmine sa descendante, mais il n'en sera rien ! Vous m'entendez ? Rien !!! » va hurler l'oracle Djek'a Dibiè, le gardien de la tradition, l'élu des ancêtres…

2. **Nos communautés entre**

elles…

La plume de Danielle Eyango en aura pour chaque tribu et chaque race, en fonction des circonstances. Rokia ira contre le choix de sa fille qui va aimer René Wakam un riche Bamiléké, lui préférant un modeste duala « sans avenir » comme le traitera Jasmine… Ouandié qui sera reconnu comme un valeureux héros, contrairement au « traitre de Tikar » que sera René Wakam qui va abandonner son épouse, mourante, à l'hôpital… Que fera-t-il d'une femme stérile quand chez lui l'enfant est une condition non négociable… Et les Bonendalè contre les Yabassi, en même temps contre eux-mêmes… On découvre alors combien, au sein d'une même famille, on se regarde déjà comme d'étranges étrangers… Si bien que le lecteur en vient à se poser une seule question : « Où suis-je vraiment chez moi… »

Stendhal parlait du miroir. Mais combien de personnes ont suffisamment exploré le miroir pour comprendre sa pensée… **Quand les racines chantent** tient chacun face à lui-même, avec la simplicité et le silence d'un reflet.

L'HERITAGE

Qui, dit-on, porte le plus et même le mieux les douleurs des guerres et des catastrophes ? Quand le Christ a expiré, qui était là ? Quand la rivière tarit, l'herbe sèche et le gibier se tait, qui veille à ce que le feu continue de brûler entre les pierres, dans le foyer ?

Il est une scène que je considère comme la plus heureuse de ce roman, un moment au cœur d'un trouble pourtant pesant… Tandis que les hommes se confondent en palabres, comme ici ils investissent les réseaux sociaux et les plateaux des médias avec d'interminables débats, les femmes Bonendalè, menée par la gracieuse Ma'a Djin, viennent clore les débats en chantant et dansant.

« Comme pour enflammer le flot de panique intérieure d'Adélé, des femmes de Bonendalè en kaba, les pagnes noués autour de la taille et pieds nus, sortirent en chantant de la maison de Pa'a Kotto. A la queue leu leu, elles exécutaient l'abélé en cercle au milieu de l'assemblée. Leurs postérieurs étourdissants soulevaient sans vergogne leurs kaba, dans un mouvement de reins à la fois entrainé et sensuel, qui allumait des flammes dans les yeux des patriarches Longtoka. Ah ! Ces femmes de Bonendalè et leur sensualité dévergondée ! Mine de rien, ils comprenaient pourquoi le pauvre Pa'a Kotto et le naif Alex avaient perdu la tête ! (…) Que dit Alex ? entonna haut et fort la mulâtresse Ma'a Djin, chef de file et tante d'Anne Makollo, les deux bras levés vers un ciel qui se faisait de plus en plus clair… (…) Alex dit que contre vents et marées, il épousera Cendrillon ! Il épousera Rokia ! Rokia est assise dans son cœur, personne ne peut l'en lever ! Accroupies et secouant le corps de la gauche vers la droite, et leurs reins dans un mouvement de plus en plus suggestif, elles lançaient un défi très clair aux femmes de Nkomalang, et particulièrement à la mère d'Alex. La langue Duala n'avait aucun secret pour les Yabassi. C'était en effet deux langues côtières et sœurs, qui se comprenaient mutuellement. Alex, amusé, riait sous cape. L'insolence et la provocation légendaires des femmes Duala de

Bonendalè n'étaient pas pour lui déplaire. (…) Nous sommes les femmes de Bonendalè ! Portant l'orgueil d'Endalè ! Nous n'avons peur de personne ! Nous sommes décidées à entrer à Nkomalang aujourd'hui ! Que celui qui est choqué se perce ! Nous, nous entrerons à Nkomalang aujourd'hui ! Se frappant la poitrine des mains, elles défiaient tout Nkomalang, et même le sort, d'empêcher ce mariage. »

Et quand bien même rien ne va, elles ont cette formule sans faille…

> « Une femme de Bonendalè ne pleure pas ! Non ! Surtout pas pour un homme ! (…) ! Rien ne nous cale à la gorge ! (…) ! Rien ! Si ça ne va plus, on divorce. On a divorcé à l'époque de nos Pères quand l'idée même d'un célibat féminin était encore une abomination, alors ce n'est pas maintenant, après l'arrivée du Blanc, qu'on devrait avoir honte de le faire ! Voilà… »

De tout temps, elles portent cet héritage comme Jasmine porte la malédiction de toute une lignée… Elle a neuf nuits, trois cycles de trois nuits, pour réparer la faute commise par celle dont on ne doit pas prononcer le nom…

Quand les racines chantent offre le premier cycle au cœur des pires tourments que l'on puisse imaginer… Devrais-je vous dire la forêt et la description précise qui est faite des secrets de sa Nuit ? Devrais-je vous parler des eaux et leurs morsures impitoyables ? Devrais-je vous parler ici de la mémoire, élément essentiel à la reconstruction de l'identité ? Devrais-vous vous dire ici la puissance de la foi face à l'inqualifiable douleur ?

Non… Seule Jasmine est autorisée à sortir dans la Nuit de son **dikindo**. Et seul, chaque lecteur, dans la stricte intimité de son exemplaire de ce roman impossible, est autorisé à la suivre.

Mais rappelez-vous bien le silence à tenir pendant le voyage.

Et il fit Nuit.

VILLE CITY DOUALA

AfricAvenir International

UNIVERSITÉ DE DOUALA
THE UNIVERSITY OF DOUALA

RENTRÉE LITTÉRAIRE

Thème « Voix de femmes dans ce monde en pleine mutation »

Danielle EYANGO

Romancière et poétesse

Son premier ouvrage, Kotto Bass – comme un oiseau en plein envol paru en 2012, est un roman qui raconte les étranges visites que lui rend l'esprit de son oncle, alors décédé brutalement quatre ans plus tôt, la veille d'une tournée internationale. Ce roman est le premier pas vers sa rencontre avec la plume.

En 2020, par les éditions de Midi au Cameroun, elle offre au public Le parfum de ma mère, un recueil de poésie illustrée par des tableaux de peinture et puisé dans la profonde Nuit dans laquelle sa Muse l'entraîne. Le poème dont le recueil porte le titre a été auparavant primé lors d'un concours, par la Société des Poètes et Artistes du Cameroun. En 2021, elle fait partie d'un collectif d'écrivaines qui, sous la houlette de la Ministre de la Promotion de la Femme et de la Famille, s'insurgent contre l'horrible assassinat des jeunes élèves à Kumba, une ville de la région du Sud-Ouest Cameroun. Le recueil bilingue Kumba ! The Innocent's Blood / Kumba ! Le sang des innocents a été publié aux éditions Proximité.

Elle est présidente de la Fondation Kotto Bass créée en 2015, elle met ses ressources au service des enfants handicapés, des jeunes femmes vulnérables et des familles démunies suite à la crise anglophone qui sévit au Cameroun.

Son univers est marqué par la musicalité orale à la fois poétique et mélancolique, propre à la tradition du peuple Duala dont elle est issue.

Quand les racines chantent
(Roman)

Du 1er au 9 mars 2023

Fondation AfricAvenir International ♦ Salle des fêtes d'Akwa ♦ Palais de la culture Sawa ♦ Université de Douala

+237 695 55 98 44
editions@africavenir-international.org
Fondation AfricAvenir International
www.africavenir-international.org